

LES AMANTS
ENNEMIS DE LA VERTU,
E T
DORVAL,
PHILOSOPHE AMOUREUX.

QUATRIÈME PARTIE.



A LONDRES,
Et se trouve à Paris,
Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire,
Quai des Augustins, au coin de la
rue Pavée.

M. DCC. LXXXIII.





LES AMANTS
ENNEMIS DE LA VERTU,
ET
DORVAL,
PHILOSOPHE AMOUREUX.

QUATRIÈME PARTIE.
Histoire de M. de Baradec.

JE descends de ces anciens
Bretons , qui , fatigués de la
tyrannie de leur Prince , quit-
IV. Partie. A

terent leur Isle, & vinrent, l'an 450, habiter cette partie de la France, qui prit alors le nom de Bretagne, au lieu de celui d'Armorique, qu'elle portoit auparavant. Mes Ancêtres ont toujours tenu un rang distingué, parmi la Noblesse de cette Province; leurs possessions étoient considérables. Braves Guerriers, bons Citoyens, on les estimoit autant qu'on les aimoit. Mon Grand-Père leur ressembloit, il eut leurs vertus; mais il ne put conserver leur fortune. Il eut des foiblesses, & devint pauvre; on put le plaindre, mais non pas le blâmer. Il ne laissa

à mon Père , qu'une grande Naissance & une très-petite fortune , pour en soutenir l'éclat. Il entra au Service , fit quelques actions brillantes , qui le firent connoître du Ministre : il l'en récompensa ; une Pension considérable lui fut accordée. Des honneurs , des distinctions lui furent offerts , alors , avec la faveur d'un homme puissant & fort en crédit , s'il vouloit épouser la fille d'un de ses Protégés , qui , fort complaisant , & fort peu délicat , avoit , pour obliger son Protecteur , pris , sur son compte , la mère & la fille , en avoit eu , pour

dot , une place considérable , beaucoup de honte , & le mépris public.

Le refus , que mon Père fit , de former cette alliance avilissante , lui attira la haine de celui qui la lui avoit proposée : elle devint outrée , quand il apprit , qu'au mépris de ses desirs , mon Père avoit épousé la fille d'un pauvre Gentilhomme , son voisin ; que cette fille étoit belle & vertueuse , que mon Père l'adoroit , qu'il en étoit aimé , & qu'ils étoient heureux. N'avoir pas demandé l'agrément du Ministre , avant que de former ces nœuds , fut le prétexte

qu'on faisoit, pour punir mon Père. Une lettre de réprimande, fort dure, fort haute, annonça l'orage. Mon Père ne fut ni moins fier, ni moins haut. Sa réponse fut aussi peu politique, que peu soumise. Trois mois de prison, le retranchement de sa Pension, la privation de son Emploi, l'en punirent. Tout le monde en murmura; nos ennemis même en furent indignés; & comme il étoit estimé généralement, ils lui offrirent des services, des honneurs & une fortune. Mon Père refusa tout: il n'étoit pas dans ses principes, qu'un François,

sous quelques prétextes que ce fussent , pût jamais porter les armes contre son Prince & sa Patrie.

Confiné dans sa Terre de Baradec , il s'occupa , tout entier , du soin de la faire valloir , & de celui de faire le bonheur de tous ses Vassaux. Il les traitoit en père : ils se regardoient , tous , comme ses enfans. La paix , la tranquillité régnoient parmi-eux. Le même esprit les animoit , le même sentiment les conduisoit ; tous travailloient , avec ardeur , pour un Maître généreux & bienfaisant , qui partageoit , sans hauteur ,

leurs plaisirs , qui s'afféyoit ,
 fans répugnance , à leur table ,
 qui les admettoit , avec bon-
 té , à la sienne ; qui prenoit
 soin de faire instruire , dans
 son Château , leurs enfans ;
 qui faisoit soigner leurs mala-
 des , qui défendoit , lui-mê-
 me , leurs biens , contre les
 entreprises de ceux qui vou-
 loient s'en emparer. Ma Mè-
 re , guidée par le même es-
 prit , agissoit comme son ma-
 ri. L'un & l'autre avoient rap-
 pellé , à Baradec , le siècle
 d'or : ils y jouissoient , dans la
 médiocrité , du vrai bonheur
 de cet âge heureux , si peu
 connu des hommes.

Cette félicité dura peu. Ma Mère , pour sauver la vie , au gage de son amour , qu'elle portoit dans son sein , voulut sacrifier la sienne ; elle souffrit , avec constance , une opération cruelle , qui me donna le jour , & la mit au tombeau. Ce coup affreux , déchira le tendre cœur de mon Père , mais n'abattit point son âme : elle s'éleva au-dessus de sa douleur. Quoique la cause de son malheur , il n'eut pas l'injustice de m'en rendre responsable. Je lui coûtois trop , pour ne pas lui être cher. Sa tendresse donnant plus de force à son courage , il surmontra

sa douleur. A peine apperçut-il, en moi, les premières traces de la raison, qu'il se consacra, tout entier, au soin de la développer. Culture de l'esprit, exercice du corps, talens agréables, tout me fut donné par ce tendre Père. Son activité, ses attentions, sa complaisance me fit, en peu de tems, posséder tout ce qui rend un homme utile à la Société, & agréable à ses semblables.

Mon Père, satisfait de mes progrès, voyant mon âme s'étendre, & mon cœur, tout entier, aux sentimens de la probité, de l'humanité & de

la religion, crut qu'il étoit tems de me faire entrer dans le monde. Son vernis me manquoit ; le monde seul le donne. C'est par l'usage qu'il peut s'acquérir. Mes passions commençoient à se développer. Il falloit y pourvoir ; l'occupation arrête leur effervescence. C'est toujours l'oïveté qui les rend dangereuses. Dans le désœuvrement, elles nous entraînent toujours dans des écarts, qui, s'ils ne sont pas la cause de notre ruine, nous causent quelquefois des maux cuisans, qui troublent nos plus beaux jours.

Mon Père n'avoit jamais

pris , avec moi , ce ton impc-
fant de l'autorité , qui anéan-
tit la confiance , & fait desirer
l'indépendance. Il m'avoit
toujours parlé le langage de
l'amitié. Il me proposa le
choix d'un état , de façon à ne
me donner ni la crainte de son
autorité , ni le moindre soup-
çon de préférence. Je me dé-
terminai pour la Profession
des Armes , & je vis , avec
plaisir , mon Père applaudir à
mon choix.

La Guerre venoit de se ral-
lumer. Le Colonel du Régi-
ment de Champagne , notre
Allié , desiroit fort de m'avoir
dans son Régiment. Il de-

la religion, crut qu'il étoit tems de me faire entrer dans le monde. Son vernis me manquoit ; le monde seul le donne. C'est par l'usage qu'il peut s'acquérir. Mes passions commençoient à se développer. Il falloit y pourvoir ; l'occupation arrête leur effervescence. C'est toujours l'oïfiveté qui les rend dangereuses. Dans le désœuvrement, elles nous entraînent toujours dans des écarts , qui , s'ils ne sont pas la cause de notre ruine , nous causent quelquefois des maux cuifans , qui troublent nos plus beaux jours.

Mon Père n'avoit jamais

pris , avec moi , ce ton impc-
fant de l'autorité , qui anéan-
tit la confiance , & fait desirer
l'indépendance. Il m'avoit
toujours parlé le langage de
l'amitié. Il me proposa le
choix d'un état , de façon à ne
me donner ni la crainte de son
autorité , ni le moindre soup-
çon de préférence. Je me dé-
terminai pour la Profession
des Armes , & je vis , avec
plaisir , mon Père applaudir à
mon choix.

La Guerre venoit de se ral-
lumer. Le Colonel du Régi-
ment de Champagne , notre
Allié , desiroit fort de m'avoir
dans son Régiment. Il de-

manda, pour moi, une Lieutenance; elle me fut accordée. Le Régiment de Champagne étoit en garnison à Douay; je m'y rendis. Quel fut mon étonnement, quand, le lendemain de mon arrivée, je vis entrer, dans ma chambre, mon Père, que j'avois laissé à Baradec! Mon Colonel étoit avec lui. L'habit uniforme de son Régiment, que mon Père portoit, me surprit; mais je le fus bien davantage, quand j'appris quelle en étoit la raison. « Je n'ai pas voulu, me » dit-il, en m'embrassant, me » séparer de vous. J'ai demandé, au Roi, la permission

» de le servir , comme simple
» Volontaire : nous combat-
» trons ses Ennemis sous les
» mêmes Drapeaux ; je suis
» dans la même Compagnie
» que vous ». Quelle généro-
sité ! ô Nature ! ô Vertu ! Ce
sont-là de vos traits !

Nous partîmes , quelques
jours après , pour le Camp :
j'y vis mon respectable Père ,
s'y assujettir à tous les devoirs
les plus rigoureux du Service.
Coucher dans ma tente , man-
ger avec moi , furent les seuls
relâchemens qu'il se permit.
Non-seulement son exemple
me donnoit une ardeur , une
activité incroyable , mais il

fit le même effet sur tous mes Compagnons. Les soldats même en furent affectés. Tous l'aimoient, tous le respectoient. On ne l'appelloit que l'homme vertueux. La crainte d'avoir à rougir devant lui, bannit de notre Régiment la débauche & l'indiscipline. Les soldats lui voyoient, avec peine, partager leurs travaux; ils s'y livroient avec plus d'ardeur, par le seul desir de lui en adoucir le fardeau. Les soins qu'il prenoit de ceux, d'entr'eux, qui tomboient malades, les secours qu'il leur donnoit lui-même, lui avoit fait donner le nom

de leur père. Leur amour rejaillissoit jusques sur moi : ils avoient tous des attentions , qui faisoient bien voir que le cœur seul les conduisoit.

Les Ennemis , cependant , fuyoient devant nous. Je ne vous ferai pas le détail de plusieurs petites rencontres , où je me trouvai ; ce seroit vous ennuyer du récit des évènements que vous avez sçu dans le tems : nous étions à la fin de Septembre ; ils osèrent , pour la première fois , nous faire tête ; ils voulurent défendre un poste qu'ils avoient fortifié. Notre Régiment , celui de Navarre , ceux de

Picardie & de Normandie , furent commandés , pour en faire l'attaque. Si elle fut vigoureuse , la défense des Ennemis ne la fut pas moins. Nous y perdîmes beaucoup de monde ; mais nous chassâmes nos Adversaires. Nos cris de victoire se faisoient à peine entendre , que j'entendis plusieurs voix proférer , à la fois , ces mots lugubres : il est mort. Je me retourne ; c'étoit mon Père , qui , soutenu par des soldats , avoit déjà , sur son visage , la pâleur de la mort. Un coup , parti , au hazard , du côté des fuyards , lui avoit percé le sein. Je m'approche ,
il

il me tend la main. « Je
» meurs, mon fils ; foyez tou-
» jours vertueux , me dit-il :
» laissez - moi. Votre devoir
» vous appelle. ». Il ne
put en dire davantage ; ses
yeux se fermerent pour tou-
jours. Ma douleur me rendit
injuste. Tout à mon déses-
poir, la rage s'empara de mon
cœur ; je lui immolai, impi-
toyablement , quelques pri-
sonniers, qui se rencontrèrent
sur mon passage. Les soldats,
aussi affligés & aussi animés
que moi , ne marchaient plus,
ils voloient à la poursuite des
Ennemis ; tous ceux qu'ils pu-
rent atteindre , furent sacré-

fiés à leur vengeance. Le tems a pu affoiblir ma douleur ; mais il ne l'a pas détruite. Mon cœur est encore déchiré, au souvenir de ce cruel événement.

La Campagne étant finie, nous fûmes envoyés, en garnison, à * * *. Livré au désœuvrement, sans guide & sans modèle, je me livrai au plaisir. Mes passions prirent de l'empire sur ma raison. Je donnai dans des écarts. Le souvenir de mon Père m'en fit relever : je sentis le remord, & je cessai d'être libertin ; j'étois foible, mais je n'étois pas vicieux.

J'obtins , cet Hiver , une Compagnie ; mais je n'en jouis pas long-tems : la paix s'étant faite presqu'aussi-tôt , un Bataillon de mon Régiment fut réformé , & je fus un des malheureux , que cette réforme priva de leur état. Ce nouveau chagrin envenima la plaie mal cicatrisée , que la mort malheureuse de mon Père y avoit faite. Je devins sombre & mélancolique. Je desirai la solitude , & pour la trouver , je me retirai à ma Terre de Baradec : j'y trouvai d'abord du soulagement ; les larmes que je voyois répandre à tous mes Payfans

chaque fois qu'ils se rappelloient leur ancien Maître ; le deüil qu'ils portoient , & que plusieurs portèrent toute leur vie ; les lugubres cérémonies pieuses , qu'ils renouvelloient tous les mois , tout cela sembloit adoucir l'amertume qui me consumoit. A ving-cinq ans , tout projet de retraite , est une chimère. A cet âge , on s'y jette par caprice , on la quitte par besoin. Il naît de nos passions , & c'est par elle que la nature met , dans nos cœurs , le goût de la Société. Sans croire m'y livrer , je m'y livrai tout entier. Je crus d'abord n'obéir qu'à la bienséance ,

en me permettant les premières visites que je fis à mes voisins. Je me déshabituai bientôt d'être seul, & je les vis tous avec empressement.

Mr. Dorbalec étoit celui chez qui je me plaïsois davantage. Il étoit veuf, voyoit peu de monde, avoit des mœurs dures, un caractère peu complaisant, beaucoup de préventions, n'aimoit que la chasse, & ne connoissoit d'autres plaisirs, lorsqu'il ne pouvoit s'y livrer, que celui de la table. Mais il avoit une fille charmante, qui me rendoit son père fort aimable, & sa maison très-agréable. J'aimai

bientôt avec passion , mon
hommage fut bien reçu ; on le
paya de retour. La certitude
de l'aveu qu'on m'en fit , me
donna de la hardiesse. Ayant
le cœur , je demandai la main
à celui qui , seul , pouvoit en
disposer. Mr. Dorbalec avoit
un fils ; il le vouloit marier ri-
chement ; ensevelir sa fille
dans un Cloître , pouvoit lui
en fournir les moyens ; mais
il falloit payer une dot : il au-
roit été plus agréable , pour
Mr. Dorbalec , de remplir ses
projets ambitieux & inhu-
mans , sans intéresser son
coffre-fort. L'offre , que je
lui fis , d'épouser sa fille , lui

en offroit l'occasion : elle fut bien reçue ; je ne demandois point de dot ; tout fut bientôt arrêté, & pour me rendre heureux, il ne falloit que le retour du frère de ma Maîtresse. Il étoit à Paris ; on lui manda de revenir promptement : il obéit avec peine, & arriva avec humeur. Ce jeune homme, l'idole de ses parens, apporta, avec lui, tous les ridicules des petits esprits : une âme plus fière que haute, un cœur flétri par la débauche, toute la présomption des demi-connoissances, & tout l'orgueil des petits talens ; parlant de tout, décidant de

tout. Je lui cédaï , d'abord , par politesse , la supériorité , qu'il vouloit s'arroger ; je hazardai de la lui disputer , ensuite , moins par vanité , que par impatience. Cette audace l'irrita ; il se permit des brusqueries , quelquefois même des colères , que je rendois toujours sans effet , par le secours de la plaisanterie. Un jour , & ce jour précédoit celui où je devois devenir son beau-frère , il voulut fixer les rangs de nos *tragiques*. Je ne suis pas de son opinion : il la soutient ; tous les auditeurs sont pour moi. Il redouble es déraisonnemens ; je lui oppose

oppose le badinage ; il s'enflamme , s'emporte , se met en colère ; je crois le modérer , par la douceur , & ne fais que l'irriter. Il étoit tard , je lui céдай le champ de bataille , & je me retirai.

Mes chevaux m'attendoient au bout d'une avenue , qui n'étoit qu'à une portée de fusil du Château de Mr. Dorbalec. J'allois les rejoindre , lorsque , entendant quelqu'un marcher derrière moi , je crois appercevoir un homme , l'épée à la main. Je me retourne , je me mets en défense. Quelques mots échappés à celui que je prends pour un as-

fassin, me le font reconnoître. Je ne songe plus qu'à parer les coups qu'il veut me porter , & j'évite , avec soin , de l'attaquer. Ma résolution , loin de le faire rentrer en lui-même , le rend plus furieux. Ne pouvant me porter aucun coup , il se livre à toute sa rage : il s'élance , sur moi , avec si peu de mesure , que si je ne me fusse pas retiré de côté , il alloit s'enferrer lui-même. L'effort qu'il fait , une pierre qu'il rencontre , le fait trebucher ; il tombe , & son épée lui échappe des mains. Je vole à lui , je l'aide à se relever ; je lui rends son fer , que

j'avois ramassé. Je veux lui parler , & pour toute réponse , je reçois , dans la manche de mon habit , une botte , qui la perce , sans me blesser. Je l'avouerai , j'oubliai , alors , que mon ennemi étoit le frère de celle que j'adorois. L'indignation s'empara de moi , la colère m'emporta , je cessai des ménagemens que ma propre fureté condamnoit. Dès la première botte que je lui portai , je l'étendis sans vie. Le bruit de notre combat s'étoit entendu au Château ; je n'eus que le tems de monter à cheval : les flambeaux , que je voyois de loin , m'annon-

çoient ma perte , si je restois plus long-tems. Arrivé chez moi , je pris tout l'argent que j'avois , je remontai à cheval , & , prenant ensuite la Poste , je me retirai à Bruxelles.

Je sentis , alors , tout l'horrible de ma position. Eloigné , séparé de l'objet de ma tendresse , l'espérance même se refusoit à l'adoucissement de mes maux. Je voyois son père , armé du glaive de la vengeance , poursuivre mes jours , flétrir ma réputation , détruire ma fortune , & , ce qui étoit , pour moi , plus affreux encore , ôter à sa malheureuse fille , jusqu'à la consolation de se

plaindre. Les nouvelles , que je reçus , ne m'apprirent que trop combien mes craintes étoient bien fondées. Monsieur Dorbalec , pour venger la mort de son fils , implora le secours des loix ; il m'accusa , à leur tribunal , du crime affreux d'affassinat. Injuste , dans sa douleur , ou peut-être mal instruit , il me prêtoit des motifs bas , des projets odieux , dont il faisoit la base de son accusation. Devenu cruel , même à l'égard de sa propre fille , il lui fit un crime des larmes qu'elle versoit. Il voulut , que pour en légitimer le motif , elle donnât sa

main à un homme qu'elle haïssoit, & auquel elle m'avoit préféré.

Dans le désespoir , où me jetta ce dernier coup , je devins furieux ; je formai l'affreux desir de voir ma Maîtresse se précipiter dans le tombeau. J'appris même , avec une espèce de plaisir , trois mois après , que ce vœu cruel étoit exaucé , & que Mlle Dorbalec , succombant à sa douleur , avoit cessé de vivre ; que , dans ses derniers momens , elle avoit demandé à son père , qu'il me pardonnât , & qu'il cessât de poursuivre une vengeance injuste , que je n'avois pas méritée.

Mr. Dorbalec , accablé de douleur , vaincu par les larmes de sa fille , déchiré , peut-être , par les remords qui suivent presque toujours les grandes colères , regretta les coups qu'il m'avoit portés ; il abandonna le projet de ma ruine , il donna , authentiquement , son défistement à la Justice , qui me déclara innocent , & je revins dans ma Patrie.

Retiré seul , à Baradec , je m'y livrai , sans contrainte , à toute ma douleur. Je m'y croyois moins malheureux , que dans le tourbillon du monde , & je l'étois davantage. La solitude nourrit le

chagrin ; & lui donne plus de force : l'âme , alors , sans ressort , laisse l'esprit sans objet ; on se livre au découragement , l'ennui mine le corps , & refroidit l'imagination , la seule des facultés de l'homme , qui puisse le soutenir contre les grandes douleurs. Un de mes amis , nommé le Chevalier Frécour , instruit de mon état , résolut de m'en faire sortir. Il vint me trouver ; sa présence ne fut d'abord , pour moi , qu'une foible distraction , dont je ne m'apperçus même pas : insensiblement elle devint plus grande ; je pensai moins à mes peines , & me livrai davanta-

ge à la dissipation. Le plaisir de la chasse , celui de la promenade m'affecterent. La conversation m'amusa , & la lecture m'occupa. Frécour proposa , alors , un voyage de Paris ; je m'y refusai , d'abord , & finis par le desirer.

Tout ce que je vis , en arrivant dans cette grande Ville , me surprit & m'étonna. Je me crus dans un monde nouveau. La solitude de la Campagne , cette tranquillité , dont on y jouit , comparée au tumulte , qui m'entouroit , au bruit que j'entendois ; la pauvreté des lieux que je quittois , & par où j'avois passé , mise en pa-

rallèle avec le faste, le brillant des maisons, des équipages, des habits des Parisiens. Leur air gai, vif & content, avec la tristesse, l'ennui & la taciturnité qui regne dans les Provinces. Tout cela aggrandissoit mes idées. Je me croyois dans le pays du bonheur, de la joie & du plaisir. Le desir de partager la félicité, dont jouissoient ceux qui l'habitoient, fit perdre, à mon cœur, toute la sensibilité de la douleur. Qui peut croire au bonheur, n'est pas éloigné d'en jouir.

Les promenades publiques, & les spectacles eurent, d'a-

bord , tous mes momens. L'Opéra me parut un spectacle bizarre , mais charmant , qui rebutoit ma raison , mais affectoit mon cœur , ennuyoit mon esprit , mais émouvoit mes sens. La Comédie-Française , ce spectacle des grands crimes & des grandes passions , des ridicules & des défauts , plus noble que ne l'étoit celui des anciens , moins simple , mais plus touchant qu'à Rome & à Athènes , plus sage & aussi sublime qu'à Londres ; ce spectacle mettoit , dans mon cœur , tous les sentimens de vertu & de courage des Romains & des

Grecs. La Comédie-Italienne m'amusoit aussi ; quelquefois elle m'inspiroit de la gaieté ; mais jamais ne me faisoit goûter le plaisir délicieux du cœur. Des sujets frivoles & peu intéressans , des scènes agréables, mais peu touchantes ; une peinture naïve de quelques sensations , des tableaux frais & brillans des petites passions ; beaucoup d'ariettes , aisées à retenir, plus aisées à chanter ; une musique bruiante , qui n'exprime rien ; des ballets très - nombreux , qui ne peignent rien : tout cela m'amusoit ; & , aussi ridicule que les autres , j'eus le mau-

vais goût de donner la préférence à ce spectacle.

Pour une Nation aussi frivole que la nôtre, qui ne veut qu'effleurer le plaisir, la Comédie-Italienne, métamorphosée en Opéra-Comique, a dû avoir le succès qu'elle a. Je crains que ce goût, qui se fortifie tous les jours, ne nous fasse, à la fin, entièrement méconnoître les traits forts sublimes & touchans de Castor, d'Hypolite & de Pigmalion. Il viendra un tems, où on abandonnera Corneille, Racine & Crébillon. On élèvera, peut-être, un Temple superbe, à ce composé informe de

la Comédie & de l'Opéra , & qui n'est en effet ni l'un ni l'autre.

Il est , vous le sçavez , dans Paris , une espèce d'être , qui s'arroe le fastueux nom de la Bonne-Compagnie. Ce Corps se divise en plusieurs bandes , qui , toutes , ont un ton , des manières , un jargon , qui leur sont propres. La Bonne-Compagnie du Faux-bourg St. Germain , ne ressemble pas à celle du Marais. Ce qui y fait admettre dans le quartier de la Finance , en fait exclure dans celui de la Robe. Excepté les Gens de Condition , qui se piquent de ne jamais imiter personne , tous les au-

tres états font les finges les uns des autres. La Bourgeoisie a auffi fa Bonne-Compagnie : c'est la plus ridicule ; parce qu'ayant toutes les prétentions des autres , les voyant toutes de loin , elle prend , avec avidité , de chacune d'elles , ce qu'elle croit le plus propre à lui donner cette considération qu'elle leur voit , qu'elle envie , & qu'elle ne peut avoir.

Conduit , par Frécour , dans ces Sociétés brillantes , j'y vis du plaifir fans bonheur , de la joie fans gaieté , de la médifance fans méchanceté. J'entendis des discours fans

sujets , des conversations sans suite , beaucoup d'expressions de sentimens , & je n'apperçus pas le moindre mouvement du cœur. De jolies femmes philosophoient , parloient morale , analysoient les vertus , louoient l'honnêteté , sur - tout la décence , & ne tenoient ni aux uns ni aux autres. Leur visage déguisé par l'art , leurs grâces , manières par la prétention , ne me plurent pas plus que le jargon emprunté de leur esprit. Aucune d'elles ne prenoit la peine de penser d'après elle-même : elles avoient la mémoire excellente ; ce qu'elles apprenoient

apprenoient le matin , des beaux esprits qu'elles admettoient à leur toilette , elles le débitoient le soir avec suffisance.

Leurs Admirateurs & leurs Complaisans étoient des Magistrats , qui avoient l'air cavalier du Militaire ; des Abbés , qui tenoient des propos galans ; des hommes de Cour , qui parloient de Philosophie , d'ouvrage d'esprit , qu'ils n'entendoient pas , & de Religion , qu'ils ne croyoient pas. Les Militaires gardoient leur ton ; il étoit hardi , décidé , & , sur-tout , fort aisé : ils plaisoient beau-

coup aux femmes , parce qu'ils leur fauvoient l'ennui des préliminaires.

De tout ce que je voyois , il me fut aisé de juger que , pour plaire dans le monde , à Paris , il faut avoir , pour soi , les femmes ; que qui ne sçait pas leur plaire , accumule , sur soi , tous les ridicules ; que les ridicules ne se pardonnent jamais , & se supportent encore moins ; que qui est vicieux , peut encore prétendre à la considération de la Société du grand monde. Ce sont les femmes qui la gouvernent , qui la dirigent ; c'est leur suffrage qui y fait les réputations.

Elles s'acquièrent par des étourderies, les talens médiocres de dire de joli riens ; par celui de faire de petits vers, de réciter quelques épigrammes bien mordantes, de chanter quelques airs nouveaux, de médire, avec effronterie, des femmes des autres Sociétés ; joindre, à ces talens, la légèreté dans les discours les plus sérieux ; n'approfondir rien, & effleurer tout ; sçavoir étaler, dans un long flux de paroles, la morale la moins rigide ; quintessencier les sentimens du cœur ; discuter le mérite d'une jolie Brochure, d'un Opéra ou d'un Sermon ;

juger, en souverain, des talens du Prédicateur & de la Comédienne ; critiquer ou approuver, suivant le goût de ses auditeurs. Voilà ce qui rend un jeune homme, qui débute dans le monde, charmant & adorable.

J'eus bien-tôt ce vernis ; il se prend tout aussi facilement qu'il se donne. Je voulus plaire, & je fus bien-tôt affiché dans toutes les Sociétés pour un prodige d'esprit, d'agrément & de gentillesse. Ce qui contribua le plus à ma célébrité, fut l'art de ridiculiser vertus, talens, naissance ; rien ne se fauvoit de mes traits.

Tout le monde voulut m'avoir pour ami. On me recherchoit avec empressement ; on s'honoroit de mes visites ; on se vantoit de ma familiarité. Huit jours à l'avance, un souper, où je devois me trouver, étoit annoncé ; on s'en glorifioit encore huit jours après.

La souveraine félicité, le triomphe le plus parfait, pour une jolie femme, étoit de me posséder à sa toilette. Le mystère qu'on observoit, pour m'introduire ; les indiscrétions adroites qu'on se permettoit ; les confidences qu'on faisoit, étoient autant de moyens em-

ployés par l'amour propre , pour donner plus de valeur à ces rendez-vous très-indifférens. L'amie en prenoit de la jalousie ; l'Amant en titre , en murmuroit , & c'étoit tout ce qu'on vouloit ; il y eut même quelques femmes , qui crurent que leur cœur leur parloit pour moi : l'engouement , enfin , étoit tel , que si j'avois été plus ambitieux , j'aurois pu obtenir la main de quelque veuve riche , qui auroit fait ma fortune. Je me rappelle qu'il y eut même quelques Financiers , qui , aussi entêtés de la manie du bon ton , que de leurs richesses ,

me firent proposer de partager avec moi leur fortune , si je voulois entrer dans leur alliance. Moins enyvré de mes succès, que des plaisirs tumultueux qu'ils me procuroient , j'aurois profité de ces offres. Un Mariage riche , convenoit à la situation de ma fortune ; mais la raison ne pouvoit plus se faire entendre ; j'avois même presque perdu le souvenir de Mlle Dorbalec. Si sa perte me touchoit encore dans quelques momens , emporté par le tourbillon , la sensation douloureuse , que mon cœur éprouvoit , cédoit rapidement à ceux du plaisir ; les préceptes

de mon Père , ses exemples ,
ses conseils , tout s'éloignoit ,
tout fuyoit vis-à-vis les attraits
de la volupté , & de l'encens
qui m'enyvroit.

Frécour , cependant , depuis
mon triomphe , n'avoit plus ,
dans le cercle brillant où nous
vivions , que la seconde pla-
ce. Il avoit toujours , avant
mon apparition , occupé la
première. Cette infériorité
mortifioit son amour propre ,
offensoit son orgueil. Il vou-
lut en punir les auteurs de cette
préférence. Il crut ne pouvoir
le faire d'une façon plus sensi-
ble , qu'en me ravissant à leurs
plaisirs. La route qu'il prit ,
pour

pour y réussir , étoit sûre ; elle le conduisit à son but. Il échauffa mon imagination , il émut mes sens. Pour chasser de mon cœur le sentiment de l'amour propre , qui y ré-
gnoit , il y mit celui de l'A-
mour , non ce sentiment qui naît du rapport des caractères , qui se nourrit de l'espérance du plaisir , & que le plaisir ne tue pas ; dont la vertu ne rougit jamais ; que la raison avoue , & qui ne craint ni l'ennui de la satiété , ni les tourmens de la jalousie ; mais ces desirs fougueux , qu'allume l'imagination , qui s'éteignent par la volupté , même presque

en naissant, & qui ne laissent, après eux, que le dégoût du bonheur qu'ils ont procuré.

Frécour connoissoit une de ces femmes hardies, qui mettent sur le compte du besoin, le trafique honteux qu'elles font de leur charme ; qui, lorsque la débauche les a fanées, ont pour ressource, contre la misère, les appas naissans de leur fille. Cette femme se nommoit Madame Maret. Son inconduite l'avoit réduite à la triste nécessité de travailler pour vivre. Sa paresse, son goût pour le plaisir, la foiblesse de son mari, lui fit préférer, à ce parti

courageux , celui du libertinage. La débauche , à laquelle elle se livra , sans retenue , flétrit, de bonne heure, le peu d'attraits qu'elle avoit reçu de la Nature. Elle avoit une fille , elle n'étoit point belle ; mais elle n'avoit que quinze ans , elle étoit jolie. Sophie , élevée par sa mère , sçavoit déjà tout le manège de la séduction. Sans connoître le mariage , elle en avoit le jeu , & consommée dans son art, elle donnoit des desirs, qu'elle enflammoit par degré , & suivant que son intérêt le demandoit. Frécour , leur ami , me mena chez elles , me les

donna pour des infortunées ; qui ne méritoient pas leur sort. Elles jouèrent supérieurement leur rôle ; dans la première visite que je leur fis , la mère pleura, Sophie baissa les yeux, les fit jouer avec art , rougit de rencontrer les miens , & feignit de les craindre. Enfin , au bout de quelques jours de connoissance , elle me fit croire que je l'aimois & que j'en étois aimé. Des secours offerts & refusés , de petits présens rebutés , me le persuaderent si bien , que je crus mon bonheur attaché à la possession de son cœur. Un tête-à-tête fut ménagé , à mon

inſçu , par la mère & par Frécour. Sophie parut s'en al-
larmer, ſe fâcha de mes entre-
priſes, ſuccomba par Amour,
& pleura, enſuite, de regret.
Ce premier pas franchi, on
reçut mes préſens; la mère ac-
cepta mes bienfaits. Sophie
fut à moi, ſans contrainte,
& je me crus heureux. Je ne
voyois que Sophie, je ne vi-
vois que pour Sophie; tout
le reſte de l'Univers m'étoit
indifférent. Les femmes du
bon ton en murmuroient; les
hommes en rioient. On me ri-
diculiſa; on finit par m'ou-
blier, & par trouver mille
fois plus aimable que moi,

celui qui me succéda dans le rôle brillant d'homme à la mode. La facilité de jouir , attiédit le desir. C'est au feu , seul , de l'imagination , que le flambeau des passions s'allume. L'habitude du plaisir l'éteint. Il y avoit à peine trois mois que j'étois enséveli chez Sophie , l'ennui commença à me gagner ; le dégoût le suivit. J'apperçus mon erreur. Je ne trouvais pas que mon cœur fut même effleuré ; j'aurois voulu rompre mes chaînes , que la satiété rendoit tous les jours plus pesantes. J'étois sans expérience , & foible. Dans la jeunesse , on se fait un systè-

me de morale ; on a des principes à soi , qu'on se croit obligé d'observer. Fatigué de ma Maîtresse , il me paroissoit inhumain de l'abandonner. Je lui voulois des torts ; pour me sauver du reproche d'être inconstant , je crus qu'elle en pouvoit avoir. Devenu soupçonneux , non par jalousie , mais par intérêt , je la fis épier avec soin. Mes argus l'entouroient avec autant de zèle , que si mon cœur eut été vivement intéressé à la conservation du sien.

Qui paie les faveurs de l'Amour , ne doit pas compter sur le cœur de celle qui les

lui accorde ; l'intérêt rompt toujours les nœuds formés par le caprice. Sophie s'étoit donnée à moi , comme elle se feroit livrée à tout autre , qui m'auroit prévenu. Elle ne croyoit pas me devoir d'autre reconnoissance , que le ménagement de cacher , avec soin , les infidélités que l'avarice lui faisoit faire. Un homme de Finance la vit , eut une fantaisie pour elle , offrit de payer chèrement le plaisir de la satisfaire. Il ne fut pas rebuté ; le marché se conclut & se consumma , pendant un petit voyage , que Frécour me fit faire à Saint-Germain.

Instruit de tout , par mes espions , j'allai chez Sophie ; l'habitude du vice donne de l'audace & de la témérité. L'infidelle ne rougit même pas , en me voyant. Ses caresses furent plus vives : elles m'auroient trompé , si mon cœur avoit été plus intéressé à l'être. Sophie reçut , sans émotion , mes reproches , s'indigna de mon obstination à la croire coupable ; pleura ensuite de dépit , de me voir trop bien instruit , pour espérer de me détromper. La colère , ou plutôt la rage , prit la place de la douleur. Les injures les plus atroces me furent prodiguées ;

les reproches les plus vifs & les plus piquans , leur succéderent , & je reçus l'ordre de ne jamais reparoître. Je l'avoue , ce dernier trait , auquel je ne m'attendois pas , m'étourdit. Mon amour propre piqué , pensa me rendre repentant. Un regard , une caresse , toutes mes résolutions s'évanouissoient ; mais Sophie conserva le ton de la hauteur & de l'impudence , & je me raffermis dans mon indifférence. Je la quittai , bien résolu de ne jamais la revoir.

Telle est la force de l'habitude ; elle se tourne presque toujours en besoin. Séparé de

Sophie, je me trouvai dans un vuide affreux. Le désœuvrement nous plonge dans la débauche, & nous rend ses excès nécessaires. La rupture d'une liaison criminelle, si elle n'est pas suivie d'une autre, qui la remplace, livre toujours nécessairement notre âme à un ennui insupportable. Frécour, pour me tirer de cet état de langueur, ne me ramena pas à la vertu; il ne connoissoit pas sa puissance. Il m'entraîna dans une crapule plus vive, plus bruyante encore que celle dont je venois de m'arracher.

Toutes les Laïs de Paris,

furent offertes à mes caprices. Dans ces soupers , appelés si faussement délicieux , le plaisir , que je cherchois , sembloit me fuir. J'y venois avec la vivacité du desir , & j'en sortois toujours avec l'empressement du dégoût ; je formois la résolution de ne plus y revenir , & mon imagination , réchauffée par la nouveauté , me reportoit , le lendemain , dans les bras , non de la joie & du plaisir , mais de la tristesse & de l'ennui.

Arraché , malgré moi , par le dépérissement de ma santé , à ce genre de vie , je devins la proie de ces hommes oisifs ,

qui , fans état , fans fortune ,
encore plus , fans principe , se
font , sur le bien des dupes qui
les croient , un revenu sûr.
Ils font d'abord leurs com-
plaisans , servent leur goût ,
flattent leurs passions , encen-
sent leurs défauts , obtiennent
leur confiance , & finissent par
avoir leur fortune. Le jeu est
le grand ressort de leur ma-
chine. Quelques succès qu'ils
accordent , font passer , dans
l'âme de leurs victimes , l'avi-
dité & l'avarice. Ils assurent ,
dans leur cœur , le goût du
jeu , par l'espérance du gain.
Quittant la ruse , ils se servent ,
alors , de toutes leurs armes ,

& ne laissent , aux malheureux , qu'ils ont séduits , que le regret de l'avoir été. Frécour s'affocia d'abord à ma fortune , me quitta & devint mon adversaire. Mon bonheur le suivit huit jours de fuite ; je ne connus que les revers. Il me restoit environ cinq cens louis ; Frécour en fut bientôt le maître. Cinq cens autres furent proposés , sur une même carte , & je les perdís encore sur ma parole. L'impatience me prit , l'humeur me gagna ; je devins inconfidéré dans mes propos. Frécour y répondit , par des injures. Nos épées se mesurerent ; la mien-

ne fut plus heureuse. Frécour resta sur le carreau. Je fus arrêté & conduit au Fort-l'Evêque.

Dans ce séjour d'horreur , je retrouvai ma raison. Je me rappelai mon Père ; je le vis expirant pour sa Patrie , victime de son amour pour son fils. J'eus horreur de moi-même ; le désespoir entra dans mon cœur. L'amour de ma gloire retint mon bras , & me sauva un nouveau crime. On informoit cependant ; la Justice me croyoit criminel. J'instruisis celui qui étoit chargé de mes affaires , à Baradec , de ma triste aventure ;

je lui mandai de venir prendre ma défense. Huit jours après, il arrive, & je le vois entrer dans ma triste demeure, suivi d'un vieillard, qui, se jettant dans mes bras, me serre dans les siens, inonde mon visage de ses larmes, m'appelle son fils, & tombe à mes pieds, évanoui. Dieu, quelle fut ma surprise, mon trouble & mon effroi ! c'étoit Mr. Dorbalec. Revenu à lui, ses yeux se tournent tristement sur moi ; il me tend la main. « Me pardonnerez-vous, me dit-il, les maux que je vous ai faits ? O, mon fils, que j'ai été injuste !
J'ai

» J'ai porté la mort dans le
 » sein de ma fille. Baradec,
 » mon fils, me pardonneriez-
 » vous? Soyez mon
 » fils. J'ai rompu vos
 » fers ; vous êtes libre ». Je
 l'étois en effet : ma prison
 s'ouvrit, mes chaînes tombe-
 rent ; les Parties civiles étoient
 satisfaites. Mr. Dorbalec avoit
 acheté leur désistement , &
 les Juges avoient ordonné
 mon élargissement.

Je devois trop à Mr. Dor-
 balec , pour ne pas oublier
 tous les maux qu'il m'avoit
 faits. Pleurer ensemble , au
 souvenir de sa fille , étoit ,
 pour nous , une consolation ,

qui nous rendoit plus chers l'un à l'autre. J'avois , pour lui , le respect d'un fils ; il avoit , pour moi , la tendresse d'un père : ses avis , ses conseils , plus que tout cela , sa présence , me rendirent entièrement à la sagesse. La compagnie d'un homme vertueux , sans rudesse , soutient l'homme le plus foible.

Connoissant , par ma triste expérience , le danger de l'oisiveté , je proposai , à Monsieur Dorbalec , de rentrer dans le Service. Il approuva ce dessein , m'en loua , & fit agir tous ses amis , pour m'en faciliter les moyens. J'obtins ,

à leurs sollicitations, une Compagnie, dans le Régiment de Navarre. La Guerre étoit recommencée. Mes équipages, l'argent dont j'avois besoin, pour faire la Campagne, tout fut prêt au moment de partir. Les soins de Mr. Dorbalec, m'ôterent jusqu'à la plus petite prévoyance.

Je ne vous détaillerai point ce que je fis, pendant les deux ou trois Campagnes qui précéderent le plus grand de mes malheurs. Je les passai dans l'abondance, & mes biens, cependant, ne s'altérèrent point. Par les ordres de Mr. Dorbalec, mon Homme-

d'Affaires me cachoit , avec soïn , jusqu'à la générosité de ce respectable Vieillard. C'étoit à sa propre œconomie , au hazard de quelques heureux événemens , qu'il attribuoit toutes les sommes qu'il me faisoit passer. Ce ne fut qu'après la mort de Mr. Dorbalec , que je connus l'étendue de mes obligations. Elle arriva au moment qu'il s'y attendoit le moins. Une appopléxie le précipita dans le tombeau , sans lui donner le tems d'exécuter le dessein qu'il avoit formé de me donner tout son bien. Son héritier , avide & impitoyable , trouva , dans

ses papiers , la note de tout l'argent qu'il avoit dépensé pour moi. Il n'étoit pas en droit de m'en demander le payement : il n'avoit pas de titre ; l'aveu de mon Homme-d'Affaires & ma probité lui en firent un , beaucoup plus sûr que tous les écrits. Je fis vendre des bois & quelque partie de terre. Je le payai , & me vis réduit , alors , au simple revenu de trois mille livres.

J'étois peu sensible au mauvais état de ma fortune ; mais je ne pouvois supporter l'idée d'être pour toujours séparé de Mr. Dorbalee : il m'avoit forcé à lui donner , dans mon

cœur , la place de mon propre père. Les âmes sensibles reçoivent , de la reconnoissance , les mêmes sentimens que de la Nature ; ceux de l'amitié vouloient vainement m'en tenir lieu. Je goûtois le plaisir délicieux d'aimer & d'être aimé du Comte de St. Valery ; mais je ne pouvois me consoler de la perte que je venois de faire.

St. Valery , plus jeune que moi , de quelques années , avoit toute la prudence d'un homme fait. Il étoit vertueux par principes , réunissoit , à l'esprit le plus agréable & le plus cultivé , le caractère le

plus aimable. Il aimoit le plaisir , sans en être esclave ; les devoirs de son état les lui faisoient toujours oublier. On le citoit , dans le Régiment , pour un modèle en tout genre , & personne ne se plaignoit ni des louanges qu'on lui donnoit , ni de l'amitié qu'on lui accordoit.

L'union , qui étoit entre St. Valery & moi , étoit de nature à ne pouvoir jamais être rompue. L'Amour même ne put venir à bout de nous désunir. Etant en Quartier d'Hiver à Gand , la fille d'un Bourgeois de cette Ville , jeune & jolie , captiva égale-

ment nos cœurs. Nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Nous connûmes nos sentimens pour la jeune fille , & , sans nous le communiquer , nous prîmes , tous deux , la ferme résolution de ne plus voir l'objet qui nous rendoit rivaux. La crainte de supplanter notre ami , éteignit , dans nos cœurs , les feux que l'Amour y avoit allumés.

Mais ce que l'Amour , malgré toute sa puissance , n'avoit pas pu exécuter , une main cruelle l'exécuta : elle rompit , pour toujours , cette union charmante , qui faisoit mon bonheur & celui de St. Valery.

O souvenir

O souvenir affreux , qui me fait encore verser des larmes ! Je précipitai , dans le tombeau , cet Ami tendre , qui auroit donné sa vie , pour prolonger la mienne !

St. Valery aimoit beaucoup la chasse. J'accepte la proposition qu'il me fait , d'en prendre le plaisir. Nous sortons de la Ville ensemble ; nous nous séparons dans la campagne. La battue s'établit ; nos Traqueurs entourent une vaste plaine. St. Valery se place derrière une haie , qui le cache à ma vue. Un lièvre part ; je le tire , le manque , & donne la mort à mon Ami. Au bruit

que cet accident occasionne ,
& dont j'ignore la cause , je
vole vers l'endroit où tout le
monde s'empresse de courir.
Quel spectacle ! mon Ami ,
pâle & défiguré , sans mou-
vement & sans vie. L'espé-
rance me trompe ; je crois
que mes soins , les larmes
dont je couvrois son visage ,
les cris douloureux , que je
faisois entendre , le rendroient
à ma tendresse. J'en perds l'es-
poir , & la fureur s'emparant
de mon âme , je demande le
meurtrier. Tous ceux qui
m'entourent , me le paroîs-
sent ; tous ont à redouter
mon désespoir : on m'entoure ,

on me faïfit. Le Laquais de St. Valery , feul , avoit vu partir le coup. Il nomme le véritable meurtrier, & je tombe fans connoiffance. Je fus plus d'un mois , dans une alternative continuelle de ftupidité & de fureur. Je ne repris mes forces, ma raifon & ma tranquillité, que quand mon devoir m'eut appellé à Boulogne. Je m'embarquai avec une partie de mon Régiment, pour l'expédition d'Ecoffe. Vous en fçavez les détails & les fuites. Elle fut malheureufe. Fait prifonnier, avec plufieurs autres Officiers , je fus envoyé, fur ma parole, à Chef-

ter , capitale de la Province de Cheshire. Un Irlandois me reçut chez lui , m'y accueillit , avec cette cordialité & cette affabilité qui donnent un nouveau prix aux bienfaits. Il me crut sans argent , il m'en offrit , & n'humilia pas mon amour propre. Il mit tant de grâces dans ses offres ; il fit paroître tant de joie , quand je les eus acceptées , que je ne pus douter du sentiment qui le faisoit agir.

Mr. Summer pouvoit avoir environ quatre-vingt ans , & les rides de la vieillesse avoient à peine sillonné son visage. Son corps , fort & robuste ,

n'avoit jamais été affoibli par les mouvemens impétueux des passions. Il étoit riche , sans aimer les richesses ; il jouissoit des agrémens de l'aïssance , mais sans rechercher les embarras du faste. Tous les plaisirs purs de la Nature , il se les permettoit , sans jamais en abuser. Il m'avoua que la mort de sa femme , qui venoit d'arriver , étoit le seul véritable chagrin qu'il eût esfuyé.

Nous reprochons aux Anglois , de la dureté dans les mœurs ; nous les accusons de ne pas connoître les plaisirs de la Société ; nous allons ,

quelquefois, jusqu'à leur croire le cœur dur , le caractère féroce, l'âme insensible; & je puis affurer que je n'ai jamais connu de Nation plus douce ni plus humaine. J'ai vu, lorsque j'étois parmi-eux, des actions de bonté, de sensibilité & d'humanité, dont il nous feroit difficile de nous vanter.

Il est très-ordinaire de voir chez eux , dans un moment de disette, s'ouvrir des souscriptions volontaires , pour soulager les malheureux. Les pauvres y sont nourris, vêtus, logés , au dépend de toute la Nation. Tous les infortunés

deviennent leurs frères. L'Etranger est naturalisé, du moment qu'il souffre. Leurs ennemis même leur sont chers. Les Prisonniers Français, pendant la dernière Guerre, manquant de tout, reçurent, de ces généreux Insulaires, des habits & un vivre abondant. On les secourut dans le besoin, & dans l'instant, chacun s'empressa de les secourir. Le Duc de Norfolck donna, seul, 6000 guinées, & celui de Bethfort 3000. Je vis un simple Marchand de charbon, faire distribuer, dans un jour, au Peuple, six mille chariots de charbon, dont on man-

quoit à Londres , parce que la Tamise étoit gelée.

Le généreux Summer , non content de me recevoir chez lui , à toutes les heures du jour , comme son Ami , son frère , son fils , voulut encore que j'y prisse un appartement. Il n'avoit qu'un fils & une fille , qui , secondant leur père , me firent bientôt oublier tous mes malheurs , & craindre le moment de me séparer d'eux , au point de desirer qu'iln' arrivât jamais.

Le jeune Summer pouvoit avoir alors vingt-cinq ans ; sa sœur , plus jeune que lui , de quelques années , n'avoit que

D O R V A L. 81

dix-huit ans. Jenny étoit son nom. « Vous la voyez devant vous , continua Mr. de Baradec , en montrant sa femme ; l'âge & les chagrins ont pu flétrir les traits charmans de son visage ; mais ne les ont pas tellement effacés , qu'il ne soit encore possible d'en appercevoir la trace.

Moins frappé de sa beauté & de ses grâces , que touché de la bonté de son cœur , de la noblesse de son âme , de la solidité de son esprit ; je voyois , dans l'aimable Jenny , toutes les vertus de son père. Si elle en avoit reçu de la nature le

germe , c'étoit au respectable auteur de ses jours , qu'elle en devoit le développement. Toujours occupé de ce soin, il n'avoit jamais voulu confier à personne l'éducation de ses enfans. Ce fut , pour lui , une occupation délicieuse , qu'il n'avoit pas fait consister , suivant l'usage ordinaire de sa Nation , à apprendre , à ses enfans , les Langues mortes. Ils sçavoient mieux leur Langue , le François & l'Italien , que celle des Grecs & des Romains. Ils sçavoient , à fond , l'Histoire de leur Pays & des Peuples subsistans , de l'Europe ; mais ils n'avoient qu'une

connoissance légère de celles de Rome & d'Athènes. Les Loix de leur Nation leur étoient familières. Ses Coutumes , ses usages , ceux de leurs voisins , ils les connoissoient parfaitement. Summer n'avoit pas envoyé son fils mesurer les décombres de Carthage , ni fouiller les superbes ruines de Palmyre ; il lui avoit appris l'histoire des Arts & des Sciences ; il lui en avoit donné les premiers élémens , & jusqu'aux Manufactures , aux Métiers les plus vils , il lui en avoit donné des idées nettes & précises. L'art de la Navigation , sur-tout ,

lui avoit été appris avec soin. Le jeune Summer n'ignoroit rien de tout ce qui concerne cette Science , pour laquelle la Nature lui avoit donné un goût particulier. Jenny lisoit , avec plaisir, Shakespeare, Corneille , Pope, Racine , Adisson , La Rochefoucault ; s'en occupoit sans engouement , & en parloit , sans prétentions , avec le même plaisir ; elle cousoit , brodoit ou filoit , & , sans rougir , elle s'occupoit de tous les plus petits détails du Ménage. Elle étoit l'œconome , le sommelier de son père , tandis que son frère , chargé de soins

plus importans, en étoit l'intendant. Tous les fermiers lui rendoient compte ; sa sœur même, ne se faisoit pas une peine de lui rendre celui de la dépense intérieure. Tous ces détails n'avoient pas empêché le frère & la sœur d'acquérir tous les talens agréables. Ils sçavoient dessiner avec la plus grande correction , chanter avec goût, danser avec grâces. Jenny jouoit du clavecin , pinsoit la harpe ; le jeune Summer jouoit du violon , & leur bon père sçavoit encore tirer des sons harmoniques d'une basse de viole, ou d'un violoncel. Souvent , pour

amuser ses enfans, & les délasser des soins importans qui les avoient occupés pendant toute la journée, ce respectable Vieillard rassembloit, le soir, quelques Amis choisis; on dançoit, on jouoit, ou l'on faisoit de la musique. Un repas simple suivoit, la joie y régnoit, le plaisir animoit tous les Convives; on se quittoit toujours avec regret, & toujours avec le desir de se rejoindre.

Ainsi couloient mes jours. J'étois heureux; je goûtois, avec volupté, & mon bonheur, & le plaisir de voir combien mes aimables hôtes pa-

roissoient satisfaits de celui qu'ils me procuroient. J'oubliai même ma captivité, au point de redouter l'instant qui me rendroit la liberté ; plus le moment en approchoit, plus je sentoais mon cœur déchiré. Je n'ouvrais, qu'entremblant, les lettres que je recevois. Je craignois toujours d'y trouver l'ordre fatal de m'arracher à la félicité dont je jouissois. Je m'efforçois, en vain, de cacher à mes Amis mes craintes & mes allarmes : elles perçoient malgré moi. Summer connoissoit trop bien le cœur humain, pour que ce qui se passoit dans le mien,

pût lui échapper. Un jour, je reçois une lettre de France, je l'ouvre, en frissonnant; j'y vois que l'échange des Prisonniers est arrêté. Mon cœur est déchiré; des larmes, que je ne peux retenir, remplissent mes yeux. Le bon Summer s'en apperçoit & s'en alarme: il m'en demande la cause avec empressement; je n'ai pas la force de le satisfaire: tenez, lisez, lui dis-je, en lui remettant ma lettre. Il la prend, la lit, & la remet, en fouriant, à sa fille, qui, pleine d'impatience, laissoit assez paroître la vive inquiétude qui l'occupoit. Jenny prend

prend la lettre avec empressement, la lit avec avidité, rougit, baisse les yeux, me rend le papier, sans oser me regarder, & veut se lever, pour nous quitter; son père l'arrête. « Où allez-vous, Jenny, lui dit-il? » Il la prend dans ses bras, l'embrasse avec transports, la quitte avec vivacité, se jette à mon col, m'appelle son fils, son cher fils; & s'asseyant entre sa fille & moi: « il est tems, me dit-il, de » déchirer le voile qui vous » cache, à tous deux, les sentimens de vos cœurs. Bara- » dec, vous aimez ma fille. » Jenny, vous aimez mon

» Ami : Soyez unis , continua-t-il , en mettant nos mains l'une dans l'autre : » foyez » heureux , mes chers enfans » .

Me jetter aux genoux de l'aimable Jenny , coller mes lèvres brûlantes sur une de ses mains , qu'elle m'abandonna ; la regarder & soupirer , fut la seule réponse qu'il me fut possible de faire à son tendre père : il nous regardoit avec complaisance ; sa joie éclatoit dans ses yeux ; un sourire aimable l'exprimoit ; ses regards vifs & animés donnoient , à ma chère Jenny , la confiance de me laisser lire ,

dans les siens, mon bonheur & sa félicité.

L'arrivée du jeune Summer interrompit cette scène touchante. « Venez, mon fils, lui dit son père, » venez embrasser votre Beau-frère. Je » donne Jenny à notre Ami. » Désapprouvez - vous mon » choix » ? Sans répondre, Summer se précipite dans mes bras : il embrassoit, tour-à-tour, sa sœur & son père, m'appelloit son frère, pleuroit de joie, soupiroit de plaisir. Heureux jour ! vous fûtes le plus heureux de ma vie. Volupté du cœur ! vous, seule, méritez ce nom !

Je voulus instruire Monsieur Summer de ma naissance & de mon peu de fortune ; mais il ne m'en donna pas le tems. « Je suis instruit de tout , me dit-il , en m'interrompant. » Ce n'est pas d'aujourd'hui , » que j'ai formé le projet de » vous unir à ma famille. Je » me suis informé de votre » fortune & de votre naissance » ce , plus encore de vos » mœurs & de votre caractère. Moi-même , je vous ai » étudié avec soin. Vous seriez sans bien , sans naissance » ce , je vous choisirois encore pour mon Gendre. » Vous avez de la vertu , vous

» êtes bon ; cela me suffit. Je
» fais peu de cas de cette chi-
» mérique Noblesse , donnée
» à l'orgueil, vendue par l'inté-
» rêt , beaucoup plus qu'ac-
» cordée au mérite. Aimer
» ses semblables , servir sa
» Patrie , être bon père , bon
» mari , bon maître ; c'est
» être noble à mes yeux , mille
» fois plus que ces vils mor-
» tels , dont l'âme basse , le
» cœur corrompu déshono-
» rent cette suite innombra-
» ble d'Ayeux , qu'ils font
» rougir dans leurs superbes
» tombeaux , & dont ils se
» vantent sans cesse. Votre
» fortune est médiocre , con-

tinua-t-il ; » mais celle de ma
 » fille sera assez considérable ,
 » pour vous mettre , tous
 » deux , dans la plus grande
 » aisance. Si votre Roi vous
 » le permet , vous pouvez de-
 » meurer avec moi. Si vous
 » n'obtenez pas cette permis-
 » sion , je vendrai toutes mes
 » terres , & j'irai , avec vous ,
 » en France. Je ne dois plus
 » rien à ma Patrie ; les servi-
 » ces , que je lui ai rendus ,
 » m'ont acquitté , envers elle ,
 » des devoirs du Citoyen » .

J'écrivis , le même jour , à
 Mr. de Ministre de
 la Guerre : il avoit des bontés
 pour moi. Il me répondit que

le Roi approuvoit mon mariage , me permettoit de quitter son Service , & de m'établir en Angleterre. La célébration de mon mariage suivit, de près, cette permission.

Il étoit , de ma destinée , d'être alternativement le plus heureux , ou le plus infortuné des mortels. Il n'y avoit pas six mois , que je goûtois , dans les bras de Jenny , le bonheur le plus parfait , lorsque la fortune cruelle , qui me persécutoit , choisit , pour porter à mon cœur les coups les plus douloureux , une main , que l'amitié me rendoit chère.

Les passions n'avoient pas encore agité le cœur de mon Beau-frère. Il ne connoissoit que les sentimens tranquilles de l'amitié. Peu de tems avant mon mariage , il avoit fait connoissance avec un jeune homme de son âge , nommé Liston. Il étoit doux & complaisant , aimant le plaisir , ou plutôt n'aimant que le plaisir ; sacrifiant tout à ses goûts , ne connoissant que les desirs , & n'ayant jamais éprouvé le moindre sentiment du cœur. Sans fortune , il s'en faisoit une de la foiblesse de ceux qu'il appelloit ses amis. Leur communiquant ses goûts ,
allumant

allumant leur imagination , il corrompoit leurs mœurs , pour avoir plus de facilité à ruiner leur fortune. Le jeune Summer , fans expérience , parut , à Lifton , une victime digne de lui. Il connut l'innocence de fon cœur , & mérita fon eftime , par tous les dehors de la vertu. D'abord , il ne lui donna que des goûts , qui n'allarmoient point celle de mon Beau-frère , mais qui lui faisoient trouver moins agréables les plaifirs qu'il goûtoit dans la maison paternelle ; par-là , il le rendoit plus propre à être précipité dans le gouffre du libertinage. Le fé-

jour de Chester étoit un obstacle à l'exécution de ce dessein. Les conseils du père , le respect du fils , sa déférence pour les avis de sa sœur ; tout cela devoit traverser le projet de Lifton.

La curiosité , si naturelle à la jeunesse , la rend toujours ardente dans ses desirs. L'imagination de mon Beau-frère , allumée par les peintures les plus brillantes , lui fit souhaiter de voir Londres. Il en demanda la permission à son père. Ce bon Vieillard , allarmé de ce desir , fit tout ce qu'il put , pour détourner son fils d'un voyage , dont il voyoit

tout le danger. Il alla même jusqu'à gagner, sur sa douceur naturelle, pour s'y opposer formellement. Mais jugeant que cette opposition ne rendoit que plus vif le desir de son fils, le voyant même s'écarter de sa soumission ordinaire, & faire déjà valoir l'indépendance que la Loi accordoit à son âge, il y consentit avec douleur.

Les nouvelles, qu'il reçut de ses amis de Londres, peu de tems après le départ de son fils, ne lui prouverent que trop, combien ses craintes étoient fondées. Livré à lui-même, n'ayant plus

à redouter les regards de son père , il s'abandonna , en aveugle , à la conduite de Lif-ton ; il écouta ses conseils , & il oublia entièrement ceux que son père lui avoit donnés en partant. L'effervescence de ses passions , excitées par l'exemple de son Ami , étouffa jusqu'aux remords. Il se livra , sans pudeur , aux excès les plus honteux : les femmes débauchées le pillèrent & détruisirent son tempérament ; des escrocs le volèrent au jeu ; le vin l'abrutit , il devint méprisable , & fut méprisé de tout le monde. Sans appui , sans argent , il eut recours à

son père : & obtint , de sa bonté paternelle , des secours qui devinrent bien-tôt la proie de Lifton & de ses suppôts. Se rendant alors justice , il se crut indigne de la tendresse de l'auteur de ses jours. Guidé par ses infâmes amis , il étouffa , dans son cœur , le cri de la nature. Ses sentimens ne s'y firent plus entendre. Tous les biens de sa maison étoient situés en Irlande. La Loi les lui donnoit tous , s'il renonçoit à la religion de ses pères ; s'il se faisoit Protestant. Il le fit , & son propre père se vit , par-là , dépouillé de tout ; & réduit à une médiocre pension

viagère. Jenny eut le même fort ; tous ses biens passèrent à son frère , sans qu'il fût même obligé de lui donner de quoi subsister.

Mr. Summer supporta ce revers , sans marquer la moindre foiblesse. Il pleura le déshonneur de son fils , & non la ruine de sa fortune. La perte de ses biens le touchoit peu ; il n'étoit sensible qu'à son malheur & à celui de sa fille. Cette vertueuse femme , aussi ferme , ne versa pas une larme , en apprenant son infortune. « Partons , dit-elle , à son père : » allons dans la Terre de mon mari ; nous y vi-

vrons dans la médiocrité ; nous y ferons heureux. Je me joignis à elle , & j'obtins, de mon Beau-père , que nous quitterions l'Angleterre. Nous nous disposions à nous rendre tous à Baradec , quand , peu de jours avant notre départ , Mr. Summer, mon ami, mon père , nous fut enlevé, par une attaque d'apopléxie , qui ne lui laissa que le tems de me remettre environ quatre-vingt mille livres , que , par son œconomie, il avoit amassées, & qu'il destinoit au soulagement des malheureux. Aprèslui avoir rendu les derniers de-

voirs, nous partîmes, & nous nous rendîmes à Baradec.

J'avois entretenu, plusieurs fois, Jenny des vertus de mon père : elle avoit , sur-tout , été frappée de sa façon de vivre avec ses Payfans. Lorsque nous fûmes arrivés à Baradec, elle me proposa de l'imiter. J'y consentis avec joie ; ce genre de vie plaisoit trop à mon cœur, pour que je m'y refusasse : il ne nous fut pas difficile d'y rendre propres mes Vassaux. En peu de tems, je les vis tous , comme du tems de mon père , me regarder comme le leur. Avec

quel empressement nous rendoient - ils témoins de leurs jeux innocens ! Avec quelle joie nous les voyoient-ils partager ! Avec quelle confiance nous faisoient-ils les dépositaires de leurs peines & de leurs chagrins ! Quelle vivacité dans leurs reconnoissances , lorsque nous les obligeons ! quel zèle , quand il falloit nous servir ! quelle ardeur , lorsqu'il étoit question de défendre nos intérêts ! Je me rappelle toujours , avec un nouveau plaisir , l'instant où mon aimable Jenny donna le jour à l'aîné de mes enfans ; c'étoit peu de tems après notre

arrivée à Baradec. Mes Pay-
sans, instruits que le moment
de la délivrance de leur bonne
Mère approchoit , car c'est
ainsi qu'ils appelloient ma
femme , quitterent leurs tra-
vaux , abandonnerent leur
maison , & furent, tous , se
prosterner aux pieds des Au-
tels. Là, dans un morne silen-
ce , ils imploroient le secours
du Ciel. La joie de mes Do-
mestiques , ne leur eut pas
plutôt appris que leurs vœux
étoient exaucés , que, ne pou-
vant modérer leur joie , ils
vinrent, tous , avec précipita-
tion , me la témoigner. Ils ne
pouvoient me l'exprimer ,

tant elle étoit vive ; mais leurs gestes , leurs regards , leurs larmes , leurs soupirs , tout me peignoit le plaisir qu'ils goûtoient. Ils couvrirent leurs chaumières de fleurs & de feuillées. Tout espèce de travaux fut interrompu pendant plusieurs jours. Ils chantoient , ils dansoient , ils se félicitoient tous , comme si cet événement les eût intéressé personnellement. On auroit dit , à les voir , que chaque père se réjouissoit de l'augmentation de sa famille. Ah ! qu'il est doux de se voir aimé. C'est le plaisir du cœur ; c'est la véritable joie de l'âme.

On dit que la jouissance est le tombeau de l'amour : je le crois , de cet amour sensuel , qui ne peut se passer de la possession : il s'éteint avec le desir. Mais le véritable amour , qui ne peut se passer du cœur , qui est tout en lui , dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Depuis deux ans , que j'étois uni à Jenny , je n'avois pas encore éprouvé le moindre refroidissement ; la satiété , l'ennui , qui la suit , le dégoût qui l'accompagne , m'étoient inconnus. Je n'étois bien , qu'où étoit Jenny ; je ne goûtois de plaisirs , que ceux qu'elle partageoit : ils

étoient vifs , à proportion de l'effet qu'ils faisoient sur elle. Nos volontés étoient toujours les mêmes ; nos goûts ne se contrarioient jamais. Nous n'avons jamais connu la contradiction. Je n'étois pas inquiet de son bonheur. Elle me voyoit heureux , & la certitude qu'elle avoit de faire ma félicité , affuroit la sienne. La naissance d'un second enfant , acheva d'y mettre le comble. C'est cette même Emilie, que vous voyez devant vous , qui a partagé nos malheurs , & qui fait , aujourd'hui , notre bonheur.

Celui dont nous jouissions ,

à Baradec, étoit parfait. Nos enfans, ornés des grâces naïves de l'enfance, resserroient, de plus-en-plus, les nœuds de notre union. Leurs caresses, vives & simples, donnoient une nouvelle activité à notre tendresse. Nos domestiques ne connoissoient pas le vil sentiment de l'intérêt ; celui de leur cœur, seul, les guidait. Nos fermiers vivoient avec nous ; nous les regardions comme nos frères ; ils se croyoient, tous, nos enfans. Nos terres, qu'ils cultivoient, avec plus de soin que les leurs propres, s'amélioroient de jour - en - jour. Nous avions

peu de bien ; mais nous goûtions mille plaisirs inconnus à la grande richesse. Nous jouissions de tous les agrémens , de toutes les douceurs de l'aisance , sans avoir les embarras du faste , ni les dégoûts de la superfluité.

Un événement , que je ne pus prévoir , troubla cette félicité. Le Comte de Monrel , avoit une Terre à quelques lieues de la mienne. Il étoit dans l'âge où l'on ne reçoit de loi , que de ses passions. Dépravé dans ses goûts , inconfidéré dans ses desirs , il ne respectoit ni les mœurs , ni la religion. Avec une fierté barbare,

il se croyoit tellement au-dessus des autres hommes, qu'il les traitoit toujours avec dédain, & les bravoit avec mépris. Les Loix , les bienféances , rien n'étoit au-dessus de lui. Il avilissoit sa naissance , qui étoit très-illustre , par l'assemblage honteux de tous les vices , & il déshonoroit ses ancêtres , par les actions les plus infâmes.

Il vit la fille d'un de mes fermiers , se passionna pour elle , & voulut en faire la victime de sa brutalité. Il tenta , d'abord , de la séduire , par ses promesses : elle les rejetta ; il s'adressa à ses parens. Ne pouvant

vant les gagner , par ses largesses , il les épouventa par ses menaces , sans ébranler leur courage. Outré de trouver tant de vertus dans des âmes qu'il traitoit d'abjectes , tant de fermeté dans des cœurs si vils , il résolut de les en punir , & de satisfaire sa passion , que la résistance , qu'il éprouvoit , rendoit encore plus vive. L'enlèvement de la jeune fille fut résolu , les mesures prises , pour le faire réussir ; tous les ordres donnés , le jour même marqué , pour l'exécution de cette indigne entreprise. J'en fus instruit à tems ; & la veille du jour où cette action atro-

ce devoit se commettre , j'allaï furtivement conduire cette innocente victime dans la ville la plus prochaine , où elle fut mise dans un Couvent, où l'on ignoroit même qui elle étoit.

Toutes les perquisitions du Comte furent inutiles ; il ne put découvrir sa retraite. Sans que je sçache comment cela se fit, il connut que j'en étois l'auteur. Cachant soigneusement cette découverte, pour mieux assurer la vengeance qu'il vouloit en tirer, il feignit, pendant quelque tems, d'avoir renoncé à ses desseins ; il affecta même d'avoir, pour moi, plus d'attentions & de préve-

nances. Trompé, par ces fausses apparences, j'étois dans la plus grande fécurité ; lorsqu'un jour, je vis mon fils, en sortant de la table, tomber dans mes bras, sans mouvemens & sans connoissance. Il avoit mangé beaucoup d'un plat que j'aimois, & auquel je n'avois pas touché, parce que j'étois indisposé. Je crus, d'abord, que c'étoit une indigestion. Mais les convulsions qui lui prirent, & plusieurs autres symptômes, qui se succéderent rapidement, m'apprirent qu'il étoit empoisonné. En vain, on essaya de le soulager : rien ne réussit, & trois heures

après , il mourut dans mes bras. Un chien, à qui on donna du même plat, mourut presque aussitôt qu'il en eut mangé. Je demandai mon Cuisinier ; il ne se trouva point dans la maison. Le soir il ne revint point ; & on le trouva, le lendemain , percé de trois coups d'épée, dans un sentier, qui conduisoit au Château du Comte. On trouva, quelques jours après, dans la cassette de ce perfide domestique, un billet, écrit de la propre main du Comte, par lequel il lui promettoit une très-forte récompense, s'il vouloit se défaire de moi, & la mort, s'il étoit

assez mal-adroit pour échouer, ou assez imprudent, pour être indiscret.

Muni de cette preuve authentique, je me rends ouvertement la Partie du Comte. Je demande, à la Justice, vengeance de la mort de mon fils, & de l'affassinat de mon Cuisinier. On m'écoute, ma plainte est reçue ; mais en très-peu de tems, j'eus consommé, en frais, tout l'argent que mon économie m'avoit procuré. Je ne pouvois reculer ; il auroit été aussi dangereux que déshonorant, de le faire. Je vendis ma Terre ; j'en mangeai presque entièrement le

produit , & au moment où je croyois obtenir la vengeance que je demandois , j'appris qu'un ordre supérieur suspendoit le jugement, & que le Comte étoit passé chez l'Etranger.

Désespéré de cette injustice, je me rendis à Paris, avec ma femme, ma fille & les débris de toute ma fortune, qui pouvoit consister en 500 louis d'or. Je vis le Ministre de la Guerre; il fut touché de ma cruelle position : il me donna la Commission de Colonel à la suite des Troupes qu'on envoyoit à l'Isle de France. Je me disposai à partir. Je ne pris, avec moi, que très-peu d'argent ;

je déposai tout ce qui m'en restoit , chez un fameux Notaire , avec ordre de le remettre à ma femme , quand elle le lui demanderoit.

Vous concevez aisément combien fut douloureuse notre séparation. Je m'arrachois , avec violence , des bras d'une femme que j'adorois , & aux caresses d'une fille que j'aimois tendrement. Mon voyage fut heureux. Le Gouverneur de l'Isle de France , conçut , pour moi , la plus tendre amitié. L'Intendant , à qui le Ministre m'avoit vivement recommandé , s'intéressa fortement à ma fortune. Il me procura les

moyens les plus honnêtes & les plus prompts de la réparer. En peu de tems , je me vis en état d'acquérir une habitation considérable. Je formai , alors , le projet d'engager ma femme à me venir joindre. J'allois même profiter du retour d'un vaisseau , pour lui écrire de venir me trouver lorsque ce même vaisseau , dont je connoissois particulièrement le Capitaine , reviendrait à l'Isle de France. Mais les ordres que je reçus , de m'embarquer avec toutes mes troupes , & de me rendre à Pondichery , me forcèrent de remettre , au retour de cette expédition , à
faire

faire venir ma femme & ma fille. Je me contentai de la prévenir de mon dessein , & d'envoyer , pour elle , à mon Notaire , une somme d'argent considérable.

Le vaisseau , sur lequel je m'embarquai , étoit commandé par Mr. Dalignan. Je trouvai , dans ce brave Officier , un cœur tendre , une âme noble , tous les talens d'un bon Militaire , toutes les qualités d'un galant homme. Bien-tôt la plus tendre amitié nous unit.

Après cette expédition , je revins à l'Isle de France. En y arrivant , je reçus l'ordre , ain-

IV. Partie. L

si que toutes les Troupes du Roi , de revenir en France. Mon habitation étoit considérablement augmentée. Pendant mon absence, mon œconome l'avoit rendue, par ses soins , la plus riche, la plus belle de toute l'Isle. Je la vendis trois fois ce qu'elle m'avoit coûtée. Cette somme, jointe à celle que mon œconome m'avoit amassée , formoit un capital considérable , qui me mettoit en état de vivre très-agréablement à Paris.

J'arrivai heureusement en France , avec Mr. Dalignan , sur le vaisseau duquel j'avois été embarqué. Il se chargea

du soin de faire faire les perquisitions nécessaires , pour découvrir ma femme & ma fille. Je ne pouvois aller moi-même prendre ce soin. Les ordres du Ministre me retenoient à Nantes , & peu de tems après , ils me firent aller deux fois en Angleterre. Jugez combien je souffrois ! Toutes les lettres que j'avois écrites à ma femme , depuis mon retour , étoient restées sans réponse ; tous les soins de Dalignan , tous ceux de ses amis avoient été sans effets : le chagrin me consuma ; l'amitié de Dalignan , seul , me soutint contre le désespoir. Je

tombai malade ; n'étant pas en état d'aller à Paris, & mon Ami ne voulant pas que je le quittasse, je fus obligé de me rendre à ses vives sollicitations, & de le suivre à Brest, lorsqu'il fut élevé au grade de Chef d'Escadre. Vous sçavez le reste ; vous sçavez par quel heureux événement, ma femme & ma fille furent rendues à ma tendresse : elles vous apprendront, elles-mêmes, ce qui a précédé, & les maux qu'elles ont soufferts.

Mr. de Baradec ayant cessé de parler, Mad. de Baradec prit la parole, & commença ainsi l'Histoire de ses dernières infortunes.

Histoire de Mad. de Baradec.

Mon Père , en me donnant à Mr. de Baradec , n'avoit pas , comme la plûpart des Parens , consulté les convenances d'opinion & d'institution vulgaire ; il avoit moins prétendu unir nos biens & nos conditions , que nos personnes. Les rapports , qu'il voyoit entre Mr. de Baradec & moi , lui faisoient juger que notre union feroit heureuse. Il ne se trompa pas. L'infortune , qui rend toujours lourdes les chaînes de l'Hymen , n'appésantit pas les nôtres : le penchant de nos cœurs les avoit formées ,

& notre bonheur ne tenoit point à nos biens ; il étoit trop étranger à la fortune , pour être lié à ses caprices. Je sc̃us jouir de ses bienfaits avec indifférence ; je les perdís sans émotion. Heureuse dans la médiocrité , comme je l'avois été dans l'opulence , je l'aurois été de même dans la pauvreté , si ma fille ne l'eût pas partagée ; je craignois , pour elle , les maux de l'adversité , que je sc̃avois braver. Mon cœur étoit rempli , & le sentiment qui le remplissoit , faisoit toute ma force. Emilie , ma chère Emilie , n'avoit pas le même soutien ; je sacrifiai , à son

bonheur, toute ma félicité; je déchirai mon cœur, pour raffurer ma tendresse, contre les allarmes, que lui occasionnoit l'avenir cruel, qui menaçoit ma fille. Je consentis au départ de mon mari, pour l'Isle de France.

Dans ces momens de douleur, le besoin que mon Emilie avoit de mes soins, les lettres de son père, celles que je lui écrivois, me soutenoient. Séparée de tout l'Univers, ignorée de tous les humains, je supportois la solitude sans ennui. Je parlois sans cesse, à ma fille, de son père; je l'entretenois de ses vertus; je lui

peignois son âme ; j'intéressois son cœur , par le récit de nos malheurs. Elle verfoit des larmes , qui m'attendrissoient & me consoloiient en même-tems. Je ne lui voyois pas regretter les biens que nous avions perdus ; elle n'étoit sensible qu'au chagrin d'être privée des embrassemens de l'auteur de ses jours.

Dans ce siècle , où tous les sentimens de la nature sont inconnus , on aura peine à croire que de pareilles occupations aient pu adoucir l'amertume de ma position. On ne voit , dans ce siècle frivole , que la dissipation , qui puisse être une

consolation pour les cœurs affligés. Je le dis , cependant , avec vérité , les caresses d'Emilie adoucissoient mes peines. Combien de fois , la pressant dans mes bras , ai-je senti cette douce émotion du plaisir , qui satisfait l'âme , & occupe le cœur ! Emilie , l'image de son père , me le retraçoit sans cesse : il sembloit que je le voyois , que je lui parlois. Les baisers d'Emilie , me tenoient lieu de ceux de l'Amour. En grandissant , je voyois son esprit se développer , son âme s'aggrandir. « Pourquoi , me disoit - elle souvent , » mon père s'est-il

» exilé de sa Patrie ? Pour-
» quoi avez - vous consenti
» qu'il nous quittât ? Les biens
» de la fortune font - ils le
» bonheur ? ceux qu'il rap-
» portera de ces contrées éloi-
» gnées , nous dédommage-
» ront-ils des chagrins que
» nous cause son absence » ?
Combien de fois , méprisant
les richesses , s'éleva - t - elle
contre le desir de les posséder !
« Que font-elles au bonheur
» de l'homme , écrivoit-elle
à son père ? » les plaisirs qu'el-
» les procurent , font étran-
» gers à notre âme , indiffé-
» rens pour notre cœur. O
» mon père ! avez-vous pu

» vous imaginer que des vête-
» mens plus riches que ceux
» que je porte, que des mets
» plus favoureux que ceux qui
» me nourrissent , pûssent
» ajouter à mon bonheur ?
» Quittez ce préjugé. C'est
» l'erreur de votre tendresse
» pour moi. Venez , rendez-
» vous à la mienne ».

Je ne vous fais ces détails ,
que pour vous faire connoître
le caractère de mon Emilie.
L'état affreux, où elle s'est vue
réduite depuis , ne lui a causé
d'autres peines , que celle de
me le voir partager. Environ
un an après le départ de mon
mari , on vint m'apprendre

que le Notaire , qui étoit le dépositaire des débris de notre fortune , avoit fait banqueroute ; & qu'ayant pris la fuite , il avoit tout emporté. Ce coup de foudre m'atterra. Emilie soutint ce revers avec une fermeté qui releva mon courage.

« Nousavons, me disoit-elle,
» des meubles & des hardes ;
» plusieurs nous sont inutiles ,
» nous les vendrons ; & ce que
» nous en retirerons , nous
» fera subsister , jusqu'au tems
» où mon père pourra nous
» envoyer des secours. Je sçais
» travailler : mon travail &
» celui de Julie nous peuvent
» même , seuls , donner une

» honnête subsistance ». Julie est la sœur de lait d'Emilie ; elle l'a préférée à ses Parens , qui voulurent , après la chute de notre fortune , l'engager , par leurs larmes , à nous abandonner ; & lorsque ma fille & moi , après la fuite du Notaire , voulûmes lui persuader de se placer auprès de quelque femme , qui pourroit , mieux que nous , reconnoître ses services ; elle se précipita à mes genoux , & , baignant mes mains de ses larmes , elle me conjura de permettre qu'elle restât auprès de ma fille. « Je » ne vous demande rien , me dit-elle , » du pain & de l'eau

» suffiront pour ma subsistan-
» ce ; mon travail suffit pour
» me la donner. Non, je ne
» vous quitterai pas : La mort,
» seule , me séparera de ma
» chère Maîtresse ».

A notre insçu , Julie travailloit , presque toutes les nuits , à des petits ouvrages , qu'elle vendoit , sans nous en rien dire. Ce qu'elle en retiendroit , elle le joignoit , avec le même mystère , à ce qu'elle pouvoit trouver des ouvrages que nous faisions en commun.

Jouissant de l'honnête nécessaire , étant heureuses de ne craindre ni le besoin , ni l'en-

nui, les nouvelles que nous recevions de Mr. de Baradec, ajoutaient encore à notre bonheur : il nous mandoit que la fortune le favorisoit. La crainte de le chagriner, me fit lui taire, dans mes réponses, l'aventure du Notaire. Cette délicatesse nous fut nuisible. Mon Mari lui adressa une somme d'argent considérable. Elle parvint aux parens de ce frippon, qui, aussi coquins que lui, nièrent effrontément de l'avoir reçue, lorsque je fus, avec la lettre d'avis, pour la retirer de leurs mains.

Dans cet intervalle, Mr. de Baradec partit pour Pondi-

chéri ; j'en appris la nouvelle trop tard , pour pouvoir lui apprendre le nouveau malheur qui venoit de m'arriver. Peu de tems après , il se répandit la triste nouvelle que trois de nos vaisseaux , battus par la tempête , étoient périés. Epouvantée , je vais à Versailles ; on m'y confirme ce malheur , & je vois , sur la liste des infortunés , que la Mer avoit englouti le nom de mon Mari. Ma douleur , trop vive , pour pouvoir s'exhaler , se concentra , & bien - tôt elle porta , dans mon sang , les feux dévorans de la fièvre , qui , me livrant , pendant quarante

rante jours, au délire le plus affreux, m'entraîna jusqu'aux portes du tombeau. Les soins d'Emilie, ceux de Julie, me rappellerent à la vie; mais ce ne fut que pour me faire mieux sentir toute la rigueur de mon sort. Occupées du soin de me soigner, Emilie & Julie avoient été obligées d'abandonner leurs ouvrages. Pour fournir à mes besoins : elles avoient vendu tout ce qui nous restoit de meubles & d'habits. Mon lit, seul, avoit été épargné; ma chère Emilie & sa fidelle Julie, n'avoient qu'une simple pailleasse, sur laquelle elles couchoient.

A mon infçu , Julie fut trouver une femme , qui avoit la réputation de s'occuper du foulagement des malheureux. Elle vint chez moi , parut peu touchée de ma fîtuacion ; me parla avec tout l'orgueil des petites vertus , & toute l'impertinence de la grande richeffe. Elle marioit fa fille à un Marquis pauvre : elle eut l'infolence de propofer à Emilie , de la placer auprès d'elle. Outrée de mon refus , elle me quitta brufquement , fans même observer le moindre des ufages de la politeffe & de la bienféance.

La femme , dont Julie fe

servoit ordinairement , pour vendre nos ouvrages , étoit , comme je le découvris depuis , une de ces intrigantes , qu'on nomme Marchandes à la toilette ; à l'abri de ce titre , il y en a qui mettent à grosse contribution les riches libertins , & la coquetterie des femmes galantes. Elles font payer chers les services qu'elles leur rendent ; & sous le manteau de leur prétendu commerce , elles en font un continuel , des appas de celles que le malheur force de travailler pour vivre , & qui n'ont pas assez de vertus , pour résister à la tentation de la pa-

rure , ni assez de courage , pour préférer un honnête nécessaire , qu'elles peuvent se procurer , par leur travail , à un superflu abondant , que le crime leur offre , avec l'oïfiveté. Les femmes , du caractère de la Michon , fçavent prendre toutes les apparences des sentimens qui peuvent favoriser leurs vues criminelles. Elles font tendres , complaisantes , parlent continuellement le langage de la vertu , avec autant de naturel , que si elles en avoient tous les sentimens. Leur maintien est modeste , leur ton est humble ; elles font réservées dans leurs discours ,

& toutes leurs actions inspi-
rent la confiance. Au récit
que Julie fit à la Michon, de
notre état, elle versa des
pleurs, & lui laissa paroître le
plus grand desir de nous ser-
vir; par-là, elle voiloit le
motif qui lui faisoit souhaiter
de nous connoître. Touchée
de son bon cœur, je la fis
prier de me venir voir : elle
reçut cette invitation avec la
plus grande joie, & me fit pa-
roître la plus vive reconnois-
sance, lorsque je la vis. Ses
services me furent offerts avec
tant de ménagement, qu'elle
sembloit demander une grâce,
& non pas offrir des secours.

Elle m'en envoya plusieurs , qu'elle refusa d'abord d'avouer. Forcée d'en faire l'avou , on voyoit , sur son visage , tant d'embarras , que , ne la connoissant pas , comme je la connois à présent , je me fis quelques reproches , d'avoir si fort insisté , pour la forcer à convenir que c'étoit à elle seule que j'avois obligation. Pour mieux jouer son rôle , moi seule paroissoit l'intéresser ; à peine faisoit-elle attention à ma fille : jamais le moindre mot de louange ne lui échappoit. Elle parloit d'Emilie à Julie , avec une froideur , qui tenoit de l'indiffé-

rence. Les questions qu'elle faisoit, sur son caractère, sur l'état de son cœur, sur ses talens & ses goûts, avoient l'air de la simple curiosité. Tout ce manège dura plus d'un mois. Chaque jour étoit marqué par quelques services, ou par quelques démarches utiles, ou qui devoient l'être.

Un jour, je lui remets un ouvrage de broderie, que ma fille venoit de finir, & le lendemain, elle m'apporte vingt-cinq louis d'or, qu'elle me dit avoir tirés de cet ouvrage; il s'en falloit bien, qu'il vallût ce prix. Je les refuse; je crains que ce ne soit une ruse de la

générosité & du bon cœur de la Michon : elle insiste , pour me faire accepter cet argent ; je m'obstine dans mon refus. Enfin , la Michon m'avoue que ces vingt-cinq louis , ne sont pas le produit de l'ouvrage d'Emilie , mais le don d'un honnête homme , fort riche , qui a été touché du récit qu'elle lui a fait de mes malheurs , & qu'il l'a obligée à m'apporter ce bienfait. « Mr. Richard , me dit-elle , » est un homme » rempli de probité : il a le » cœur bon , l'âme généreuse ; il fait le bien , & veut » toujours qu'on l'ignore. » Mais c'est , sur-tout , sur ceux qui

» qui ne sont pas nés pour
 » connoître l'infortune, qu'il
 » se plaît à répandre ses dons.
 » Croyez-moi, ajouta la Mi-
 chon, » voyez Mr. Richard :
 » je ferai mon possible, pour
 » l'engager à venir vous voir,
 » Je crains bien de ne pouvoir
 » y réussir : il est si timide, il
 » a tant de délicatesse, que ce
 » fera beaucoup, si, après
 » m'avoir refusé, il ne me
 » défend pas de le voir davan-
 » tage. Non, il ne me par-
 » donnera jamais de vous l'a-
 » voir nommé ».

Touchée du procédé géné-
 reux de Mr. Richard, péné-
 trée & d'admiration pour ses

vertus , & de reconnoissance de ses bienfaits , je pressai la Michon de me procurer le plaisir de le connoître ; j'offris , même , d'aller moi - même le remercier , chez lui , de l'intérêt qu'il prenoit à mes peines.

Quelques jours se passerent , sans que je pûsse me flatter de voir Mr. Richard. La Michon me rendoit tout ce qu'elle faisoit auprès de lui. D'abord , il l'avoit très-mal reçue ; elle avoit essuyé les reproches les plus vifs de son indiscretion. Il lui avoit juré qu'il ne l'associeroit plus à ses bonnes œuvres. Ce premier feu passé,

elle étoit revenue à la charge :
connoissant son bon cœur ,
elle lui avoit peint notre état ;
le voyant s'attendrir, son âme
sensible s'émouvoir, elle l'a-
voit amené au point de la
presser de venir nous deman-
der la permission de nous ren-
dre visite. « Mais , ajouta la
» Michon , Mr. Richard ne
» veut recevoir cette grâce ,
» qu'avec la promesse que
» vous ne lui témoignerez au-
» cune reconnoissance , & que
» vous lui permettrez de vous
» être utile plus efficacement ,
» qu'il ne l'a été jusqu'à pré-
» sent : car il faut enfin vous
» l'avouer ; c'est à lui seul ,

» que vous devez tous les pe-
» tits secours que je vous ai
» donnés. Il y a plus , tous les
» effets que vous m'avez char-
» gée de vendre , ne l'ont pas
» été ; Mr. Richard me l'avoit
» défendu , & j'ai ordre de
» vous les remettre ».

Mr. Richard joint, à un extérieur noble , des manières douces & infinuantes. Il a la physionomie la plus intéressante ; la candeur & la modestie sont peintes sur son visage : il met tant de vérité dans son geste , tant de sentiment dans ses discours ; il parle la langue de la vertu , de la probité & de la sagesse, avec une

si grande facilité , qu'on ne peut le soupçonner de ne connoître que la théorie de leur morale. Depuis que j'ai dévoilé son âme , je me suis souvent étonnée qu'avec le secours seul de l'esprit , on pût si bien déguiser la corruption de son cœur.

La première fois que je vis Mr. Richard , je voulus hasarder quelques mots de reconnaissance. Sans rudesse , sans affectation , il m'imposa silence. Je lui eus une nouvelle obligation de ce noble procédé. Je le priai vivement de venir souvent nous voir. Depuis ce tems , il vint tous

les jours passer , avec nous , les soirées. Comme il a l'esprit cultivé , sa conversation est agréable ; celle d'Emilie paroïssoit lui plaire : mais s'il la louoit quelquefois , il lui arrivoit aussi souvent de critiquer les jugemens qu'elle portoit des ouvrages nouveaux qui paroïssent , & qu'il nous apportoit exactement. Il n'étoit pas musicien , mais il avoit le goût de la musique. Il offrit , à Emilie , de lui prêter un clavecin & une guitare , dont elle sçavoit tirer des sons , qui , mêlés à ceux de sa voix , paroïssent amuser beaucoup , & troubler encore

davantage Mr. Richard. Cependant il ne se permettoit jamais les fades louanges de l'admiration. Il pensoit, disoit-il, comme le Philosophe de Genève, que nous n'avions pas de musique: il nous avouoit, cependant, qu'il ne pouvoit se défendre du plaisir de s'attendrir, lorsqu'Emilie lui chantoit le rôle de Thélaire, ou le morceau charmant d'Athis.

Il y avoit fix mois que les assiduités de Mr. Richard duroient. Je ne le regardois que comme un ami tendre & généreux, dont je pouvois, sans honte, recevoir quelques

secours, lorsque nos ouvrages ne fournissoient pas à nos besoins ; j'étois bien éloignée de lui soupçonner des vues intéressées, & des projets criminels. Quelques mots, qu'il laissa échapper, quelques discours qu'il tint, avec mystère, à Emilie ; quelques propos échappés à la Michon, vis-à-vis de Julie, jetterent le trouble dans mon âme. Je commençai à craindre d'avoir à me reprocher trop de confiance. Je craignis, même, d'avoir à rougir des bienfaits de Mr. Richard ; mes refus, lorsqu'il m'en offrit de nouveaux, lui apprirent mes soup-

çons & mes allarmes. Il n'en parut ni surpris , ni épouvanté : il n'en fut que plus affidu , plus tendre dans ses discours , plus vif dans ses attentions. Souvent il se plaignoit des chaînes de l'Hymen , qu'il portoit ; vantoit les plaisirs de la liberté ; parloit des liaisons secrettes , de leurs charmes & de leurs douceurs. Il ne proposoit rien , il ne demandoit rien ; mais ses prétentions perçoient au travers du voile dont il les couvroit.

Nos ouvrages ne nous produisoient presque plus rien. La Michon nous disoit qu'elle ne pouvoit trouver à les ven-

dre ; elle les portoit par-tout ,
& tout le monde les rebutoit.
Privées de ce secours , ne vou-
lant point en demander à Mr.
Richard , il nous arrivoit sou-
vent de n'avoir , pour tout
aliment , qu'un peu de pain.
Mr. Richard feignit , d'abord ,
d'ignorer notre cruelle situa-
tion : il la sçavoit cependant ;
mais il vouloit , fans doute ,
nous en faire sentir toute l'hor-
reur , afin de nous mieux dis-
poser à nous prêter à ses pro-
jets. Nous voyant supporter ,
fans impatience , notre état ,
il hafarda , fans vouloir paroî-
tre trop instruit , de nous of-
frir , comme il avoit coutume

de le faire auparavant , sa bourse & ses services. Mes refus parurent le surprendre. Il pria, supplia, se fâcha, & finit par me demander, à genoux, d'accepter, à titre de prêt, ce que ma délicatesse faisoit refuser à titre de bienfaits.

Notre état étoit si affreux, nos besoins étoient si grands; j'étois, sur-tout, si affectée des maux que souffroit ma chère Emilie, qu'oubliant toutes mes résolutions, perdant toute ma fermeté, j'oubliai, dans ce moment, mes craintes & mes allarmes. Je reçus, de Mr. Richard, vingt-cinq louis, dont je voulus

qu'il prît mon billet, ainsi que celui de cinquante autres , à quoi pouvoit monter les secours qu'il m'avoit donnés jusqu'alors. Ce ne fut pas sans beaucoup de peines , que mes billets furent reçus. Mr. Richard prétendoit que c'étoit une insulte que je faisois à son amitié. Je crus lui voir même un air si triste , que je commençai à douter si je n'avois pas été injuste dans mes soupçons.

La conduite de Monsieur Richard les justifia bien-tôt. Un jour , que j'étois sortie , se trouvant seul avec Emilie , & ne pouvant plus se con-

traindre , il lui déclara , fans détour , toute la force de sa passion. Il lui proposa , avec audace , de partager , avec elle , toute sa fortune : il lui offrit , si elle vouloit condescendre à ses desirs criminels , la propriété d'une terre , le don d'une maison richement meublée , & tirant un écrin superbe de diamans , il voulut la forcer à l'accepter. « Je ne » puis , lui dit-il , unir , pré- » sentement , mon sort au vô- » tre ; mais ma femme est si » délicate , sa santé est si mau- » vaise , qu'il y a grande ap- »arence que je ne tarderai » pas à être libre. Alors , je

» légitimerai la liaison que je
» vous propose de former ,
» aujourd'hui , avec vous.
» Qu'un vain préjugé , belle
» Emilie, continua-t-il, n'ef-
» farouche pas votre vertu ;
» vous avez , pour excuse ,
» l'état où vous vous trouvez ;
» l'exemple de mille femmes ,
» qui , étant ce que vous êtes ,
» se sont soumises à la rigueur
» de leur sort , sans rien per-
» dre de la considération dont
» elles jouissoient dans le
» monde. D'ailleurs , on peut
» user de ménagement : le
» Public peut tout ignorer.
» Personne ne sçait votre si-
» tuation ; on ne soupçonnera

» pas la source de l'état bril-
» lant, où l'on vous verra. La
» vertu est une chimère. Con-
» server les apparences , ne
» pas paroître braver les pré-
» jugés populaires, ni se souf-
» traire aux conventions hu-
» maines; c'est être vertueuse.
» Les actions que la Nature
» abhorre , sont les seules cri-
» minelles. Il a fallu établir ,
» dans l'ordre Civil, ces con-
» trats , ces formes , qui lé-
» gitiment l'union des deux
» sexes; mais, dans l'ordre de
» la Nature, le consentement,
» seul, suffit; & qui viole les
» conventions sociales , n'est
» coupable , envers la Socié-

» té , que quand il laisse ap-
» percevoir le mépris qu'il
» fait des loix qu'elle a pres-
» crites ».

Cette morale odieuse, surprit Emilie ; elle la trouvoit si monstrueuse , qu'elle ne pouvoit se persuader que Mr. Richard parlât sérieusement. Mais, voyant qu'il persistoit à la lui faire adopter , elle ne lui montra ni colère , ni indignation : un regard , plein de mépris , fut toute sa réponse ; & , se mettant à son clavecin, elle lui demanda , fort tranquillement , son sentiment , sur une pièce nouvelle qu'elle lui joua.

Cette

Cette conduite trompa Mr. Richard : il ne se crut pas sans espérance , puisqu'on lui faisoit paroître si peu de repentiment. Le lendemain , il revint , comme à son ordinaire. Julie lui dit que nous étions forties. Il reçut , plusieurs jours de suite, le même compliment , & fut pleinement convaincu de notre façon de penser à son égard.

Sa tendresse se changea , alors , en rage : il résolut de se venger ; il le fit , d'une façon aussi basse que cruelle. Il avoit mes deux billets ; il les avoit fait faire de façon à les rendre Consulaires. La Justice,

trompée , lui donna l'ordre , qu'il lui demanda , de me faire arrêter. Je le fus au moment que je m'y attendois le moins , & on me conduisit en prison. Il me fit , alors , impudemment proposer mon élargissement , si je voulois consentir au déshonneur de ma fille.

Le Ciel permet quelquefois l'oppression de l'innocence , pour donner à la vertu la récompense de sa fermeté & de son courage. Il y avoit deux jours que je languissois dans les fers , quand je les vis tomber. Ce fut Mr. Dorfan , qui vint ouvrir les portes de ma prison. Il avoit trouvé Ju-

lie , chez une Marchande Lingère , où il étoit venu , pour quelques emplettes. Julie y étoit , pour vendre quelques morceaux de broderie , que ma fille venoit de finir , & dont le produit étoit nécessaire à ma subsistance. La Marchande n'en offroit qu'un prix modique. Julie pleuroit , & ses larmes affermissent la Marchande , dans l'espérance de la forcer à acquiescer à son offre. Mr. Dorfan , touché des pleurs que Julie versoit , prit , pour lui , le marché , & le paya , non comme la Marchande le vouloit ; mais comme Julie le demandoit. Non

content de cela , Mr. Dorfan suivit Julie jusques chez moi , l'aborda , avec cet air timide , qui inspire la confiance aux malheureux , lui parla , non le langage du libertinage , mais celui de l'honnêteté ; lui laissa voir tant d'intérêt , une si grande chaleur de sentimens , qu'il obtint , d'elle , de lui apprendre la cause des pleurs qu'il lui voyoit répandre , & des soupirs qui lui échappoient malgré elle. Sans voir ma fille , sans prévenir Julie , Mr. Dorfan satisfit Mr. Richard , & , accompagné du généreux Dorval , il vint rompre mes fers , & me reconduisit chez moi.

Jugez quelle fut ma surprise , de devoir ma liberté à deux inconnus ! jugez de celles de ma fille & de Julie , de me voir rendue à leurs tendresses ! Julie reconnut Mr. Dorfan , pour celui qui avoit paru s'intéresser si vivement à ses peines. Elle se précipita à ses pieds , les mouilla de ses larmes , & nous apprit ce qui lui étoit arrivé le matin.

Mes libérateurs m'apprirent , alors , leurs noms ; me demandèrent la cause de mes malheurs , & me prièrent d'accepter leurs secours contre la misère , & leur appui contre les entreprises de l'infâme Ri.

chard. Quelques jours après , ils me forcèrent à prendre un appartement honnête & commode , qu'ils m'avoient fait préparer , dans le Fauxbourg St. Marceau , où nous avons resté , jusqu'au moment où Mr. Dorval nous a forcées à venir chez lui.

Ce récit fit , sur tous ceux qui l'entendirent , la plus vive impression. Celui qui sçait s'élever au-dessus du malheur , braver , par sa fermeté , les coups de la fortune , paroît toujours si grand , si fort au-dessus des autres , que par le sentiment de respect , qu'il inspire , il donne une nouvelle

force à l'intérêt que l'on prend à son sort. Mr. & Mad. de Baradec & leur aimable fille, devenus heureux, après avoir été si cruellement persécutés, par l'infortune, furent, pour tous ceux qui venoient d'entendre les travers de leur vie, des objets plus chers & plus intéressans. Doligny se les rappelloit sans cesse ; le souvenir des maux, qu'avoit soufferts celle qu'il adoroit, déchiroit son tendre cœur. Il craignoit encore, pour elle, des retours de douleurs, dont il étoit épouvanté. En vain, sa raison, pour le rassurer, lui présentoit-elle sa Maîtresse,

à l'abri de tous ces événemens : il ne voyoit que l'union de son fort au sien , qui pût dissiper ses chimériques allarmes. Il en pressa le moment , avec tant de vivacité , & son frère , aussi amoureux que lui , le seconda , avec tant de chaleur , qu'il fallut se rendre à leurs sollicitations. La paix , d'ailleurs , venoit de se faire. On se persuada que la Cour ne refuseroit pas un congé à Mr. Dalignan : en conséquence , on en écrivit au Ministre , qui le promit ; mais à condition que les deux mariages seroient célébrés dans une de ses Terres , qui étoit située à quelques lieues

lieues de Paris , où il invitoit Dorval & ses amis , de venir le trouver dans huit jours.

La Marquise & d'Armenville n'apprirent pas , sans la plus vive douleur , que le moment , qui devoit leur ôter toute espérance , approchoit. Intéressés , l'un & l'autre , à cacher ce qui se passoit en eux , ils le déguisèrent , par l'apparence de la plus grande joie. On se crut obligé à la plus vive reconnoissance , de l'intérêt vif & tendre , qu'ils paroissent prendre au bonheur de leur Ami. D'Armenville , seul , connoissoit ce qui se passoit dans l'âme de la Marquise ;

elle, seule, lisoit dans celle de d'Armenville; maistous deux, cependant, se croyant intéressés, dans ce moment, à se tromper l'un l'autre, ils laissoient voir, quand ils étoient ensemble, le désespoir de leur passion; mais ne se communiquoient point le projet qu'ils formoient, pour assurer leur vengeance, & se rendre heureux. Celui de la Marquise étoit de nature à intéresser trop l'amour de d'Armenville, pour qu'elle n'usât pas, avec lui, de la plus grande dissimulation; & d'Armenville, ne croyant pas avoir besoin du secours de la Marquise,

pour exécuter le sien, ne vouloit pas le confier à sa discrétion. La vertu seule, inspire la vraie confiance : elle n'entre jamais dans le cœur des méchans. Celle qui se montre, toujours fausse, naît de l'intérêt, & meurt avec lui.

Un bal, que Doligny voulut donner à sa Maîtresse, avant de partir pour la Terre du Ministre, parut offrir, à la Marquise de Mainvilliers, une occasion favorable, qu'elle résolut de ne pas laisser échapper. Une innocente tromperie, que Mlle de Baradec voulut faire à son Amant, la sau-

va du piège que la jalousie vouloit lui tendre.

Julie avoit la taille , les cheveux & la marche de sa Maîtresse ; il y avoit aussi , dans l'organe de sa voix , quelque chose de si approchant , qu'à l'aide du masque , il lui fut facile de passer pour l'Aman-
te de Doligny. Julie en jouoit si bien le rôle , que tout le monde y fut trompé , excepté d'Armenville , qui étoit dans la confiance. D'ailleurs , la foule des masques étoit si grande , qu'avec moins de ressemblance , il lui auroit encore été facile de soutenir son

déguisement. La Marquise de Mainvilliers s'y méprit, comme les autres. Prenant Julie pour sa rivale, elle l'attira dans un cabinet, qui donnoit sur le jardin, sous prétexte de prendre un peu l'air, elle engagea la fausse Mlle de Baradec à la suivre sur une terrasse, au bout de laquelle il y avoit une porte, qui donnoit sur le Boulevard.

La Marquise s'étoit procuré une clef de cette porte: aussitôt qu'elle en fut près, elle l'ouvrit. Quatre hommes, masqués, entrèrent, se saisirent de la pauvre Julie, l'enleverent, & la jetterent dans

un carosse, qui les conduisit , avec leur proie , à l'Hôtel de Mainvilliers. Ils y entrèrent , par une porte de derrière , dont eux , seuls , avoient la clef : par conséquent , sans être vus de personne , ils descendirent dans un caveau , où ils enfermerent l'innocente victime de leur Maîtresse.

Dans ce séjour , sombre & lugubre , préparé , depuis plusieurs jours , par le crime , la malheureuse Julie , (à peine revenue de l'évanouissement , où la frayeur l'avoit fait tomber) n'apperçoit , à la foible lueur d'une lampe , qui éclaireroit ce triste lieu , que des ob-

jets multipliés de crainte & de terreur. Des poignards , des pistolets , une bierre , une fosse nouvellement creusée , un vâse rempli d'une liqueur noire , tout lui dit le sort qui l'attend. Dans le trouble , où la jette les réflexions que cette vue terrible lui inspire , un reste d'espérance la soutient. C'est le dernier sentiment des malheureux : ils s'y livrent sans effort. Julie , toute entière au desir de conserver sa vie , que tout ce qu'elle voit , lui dit être menacée , se persuade que ses cris pourront , s'ils sont entendus , lui procurer un prompt secours , qui

la délivrera : elle en jette d'aigus , qui ne peuvent percer la voûte épaisse de son ténébreux cachot ; mais qui la jettent dans l'épuisement. Elle tombe , & son état diffère peu de celui de la mort.

L'Auteur de ses maux , se livroit , pendant ce tems , au plaisir d'avoir , en sa puissance , celle qui ravissoit , à ses desirs , l'objet de sa tendresse. Une seule crainte troubloit sa joie ; sa Rivale vivoit encore. Tarder plus longtems à la faire périr , c'étoit s'exposer au chagrin de la voir libre. Tout allarme le crime ; on pouvoit entendre la voix de son enne-

mie. Ceux dont elle s'étoit servis , pouvoient se repentir , trahir sa confiance , & pour obtenir leur pardon , prévenir , par leur aveu , sa vengeance. Animée par ce motif, la Marquise quitte le bal , rentre chez elle , se précipite , plutôt qu'elle ne descend , dans le caveau , qu'elle croit renfermer sa Rivale. Elle entre , la voit , avec complaisance , sans force , sans mouvement. La fureur , qui l'anime , la trompe ; le faux jour , qui éclaire le visage de Julie , aide encore à son erreur. Elle croit toujours voir les traits de son ennemie. Le mouvement im-

pétueux de sa rage , arme ,
d'un poignard , son bras cruel.
A coups redoublés , elle en
perce le cœur de l'infortunée
victime de sa méprise. Elle
voit , avec volupté , son sang
rejaillir avec force , sur ses
habits ; & son dernier soupir ,
assure , pour toujours , sa ven-
geance.

Pendant que cette scène
horrible de fureur & de ja-
lousie , se passoit à l'Hôtel de
Mainvilliers , on se livroit ,
chez Doligny , aux plus vives
inquiétudes. Mlle de Baradec
y avoit cessé le rôle de Julie.
Ne pouvant plus supporter le
masque , elle avoit été obli-

gée de détromper tous ceux qui, jusques-là, l'avoient prise pour ce qu'elle n'étoit pas. Inquiète de sçavoir ce que sa chère Julie étoit devenue, elle la chercha, en vain, pendant fort longtems. D'Armenville, qui avoit vu cette malheureuse fille passer, avec la Marquise, dans le jardin, voyant l'inutilité des recherches qu'on faisoit, crut & fit croire, facilement, à Mlle de Baradec, que la Marquise pouvoit (s'étant trouvée indisposée) avoir emmené, avec elle, Julie. Doligny offrit d'aller, lui-même, s'en assurer. Son offre fut acceptée.

Il arrive chez la Marquise ; on l'introduit dans son appartement : il la trouve négligemment couchée sur une bergère , lisant une brochure nouvelle , avec autant de tranquillité , que si elle n'eût eu rien à se reprocher. La vue de Doligny ne put élever , dans son âme , le moindre remord ; mais elle alluma , dans son perfide cœur , tous les desirs de l'amour. Sans l'écouter , sans s'informer du motif de sa visite , elle se jette à son col , le presse dans ses bras , l'entraîne , avec emportement , à ses côtés. Le froid , avec lequel il reçoit ses caref-

ses , l'indifférence dont il paie sa tendresse , étouffent ses desirs , & rallument tous les feux de la jalousie. Elle se leve avec fureur , prend un flambeau , & force Doligny , encore tout déconcerté & tout épouvanté de la réception qu'on vient de lui faire , de la suivre dans le caveau , qui renfermoit le reste inanimé de la malheureuse Julie.

A l'aspect affreux d'un corps de femme , étendu sans mouvement ; à l'appareil lugubre , qui l'environne , Doligny s'épouvante : il veut prendre la fuite ; mais la Marquise , le prenant , avec force , par son

habit, l'oblige à revenir : elle l'entraîne, avec violence, vers le cadavre. Les habits, qui le couvrent, le font reconnoître de Doligny : il jette un cri d'effroi, il appelle Julie. La Marquise connoît, alors, sa méprise, devient furieuse. La rage, le désespoir l'animent. Elle prend le poignard qu'elle avoit laissé dans le corps de Julie, & veut en percer le cœur de celui qu'elle n'a plus l'espérance de toucher. Ce nouveau crime étoit consommé, si son mari, qui entra dans ce moment, n'eût arrêté & désarmé son bras.

Depuis quelques jours, le

Marquiss'étoit enflammé pour Julie. Inquiet de ne pas voir revenir Doligny , il avoit quitté le bal ; les cris de sa femme, qu'il avoit entendus , en arrivant chez elle , lui avoient indiqué où il pouvoit la trouver. On peut juger de ce que produisit, sur son âme, l'aspect de sa femme, écumant de rage , les yeux gonflés de fureur, les joues couvertes des feux de la colère, armée d'un poignard , prête à l'enfoncer dans le cœur d'un homme qu'il sçavoit qu'elle aimoit. Mais ce qu'on ne pourra concevoir, ce fut l'effet que produisit , en lui, la vue de celle

qui l'enflamme , percée de coups, nageant dans son sang, fans mouvement & fans vie. Quelques mots, mal articulés, échappés à la Marquise , lui apprirent bien-tôt l'auteur de cet assassinat. Ne pouvant plus se posséder , il s'élance sur elle , & du même poignard , qui lui a ôté l'objet de sa passion, il lui perce le cœur, sans que les efforts de Doligny puissent l'en détourner. Il fallut même le secours de ses gens , qui arriverent dans ce moment funeste , pour empêcher qu'il ne tournât , contre lui-même, le fer dont sa main étoit armée.

Doligny ,

Doligny , épouvanté , de ce qu'il voit , fort , avec précipitation , de ce lieu infernal. A son air égaré , à la pâleur de son visage , à sa démarche chancelante , tous ceux qui se trouvent chez lui , prennent de l'effroi. On s'allarme , on s'inquiète , on lui fait mille questions , auxquelles il n'a pas la force de répondre. Un peu remis , il veut commencer le récit de ce qu'il vient de voir. La parole lui manque , ses phrases sont sans suite. Les soupirs qui s'échappent avec violence , augmentent le trouble de tous ceux qui l'écoutent , & il ne se dissipe , que

pour faire place aux sentimens de compassion & de douleur, dont ne peuvent se défendre tous ceux à qui il apprend la malheureuse destinée de Julie, & la fin funeste de la Marquise. Dans ces premiers mouvemens, Mlle de Baradec s'attribuoit le crime de l'une, & le malheur de l'autre. « C'est » moi, disoit-elle, qui ai » porté le poignard dans le » cœur de ma chère Julie. » Sans le fatal déguisement, » que je lui ai fait prendre, » elle verroit encore le jour ». Cette idée la tuoit, & toutes les raisons de consolation, qu'on lui donnoit, glissoient

sur son cœur; les caresses mêmes de son Amant, cette éloquence du sentiment que lui donnoit son amour, étoient sans effet.

Ce cruel évènement, arriva la veille du jour qui avoit été marqué, pour se rendre à la Terre du Ministre. D'Armenville devoit être du voyage. Le Ministre l'avoit mis de la partie, pour ne pas faire connoître ses soupçons; il vouloit aussi que la vue de la félicité de son Rival, commençât la punition de ses crimes. Le supplice le plus affreux, pour une âme de la trempe de celle de d'Armenville, est le

bonheur de ceux qu'elle hait. D'Armenville parut accepter, avec beaucoup de reconnoissance, l'invitation du Ministre ; mais, feignant une affaire, il remit son départ au lendemain de celui de tous les autres. Pour arriver à cette Terre, il falloit passer par une Forêt fort épaisse, & peu fréquentée ; on y avoit pratiqué plusieurs routes, qui, toutes, conduisoient à différens Villages. Il étoit nuit, quand Mad. & Mlle de Baradec entrèrent dans la Forêt : elles ne la connoissoient pas ; elles ne purent s'appercevoir qu'au lieu de suivre la route

qu'il falloit tenir , pour arriver au Château du Ministre , leur Cocher en prenoit une autre. Il y avoit environ une heure qu'elles marchaient , dans ce chemin détourné , lorsque leur voiture fut arrêtée , par plusieurs hommes masqués , dont le plus apparent , s'étant approché d'elles , les contraignit de descendre , & de monter dans une berline , traînée par six chevaux. Elles y étoient à peine , qu'elles virent une chaise de poste , accompagnée de quatre hommes , à cheval. A cette vue , l'espérance d'être secourues , ranima leur courage , que

la crainte & l'épouvante avoient anéanti. Leurs cris firent arrêter la chaise. Celui qui étoit dedans, en descendit avec précipitation, & mettant l'épée à la main, il s'avança vers le ravisseur de celles qui imploroient son secours. Tandis que ses gens coupoient les traits des chevaux, & forçoient ceux qui vouloient s'y opposer, à prendre la fuite ; le ravisseur de Mad. & de Mlle de Baradec, moins timide que ses camarades, fit plus de résistance. Un coup d'épée, qu'il reçut du généreux inconnu, le jeta par terre. Les gens de Mad. & de Mlle de Baradec,

délivrés, en même-tems , par ceux du Libérateur de leur Maîtresse , se jetterent sur leur ravisseur , lui arracherent son masque , & reconnurent , en lui , le perfide d'Armenville. Mad. & Mlle de Baradec , en le voyant , ne pouvoient en croire leurs yeux. L'idée , qu'elles avoient de la probité de ce monstre , s'opposoit à ce qu'elles le crûssent capable d'une telle scélératesse. Elles voulurent s'approcher de lui ; mais , épouvantées des regards menaçans , qu'il leur lançoit , elles ne purent supporter sa vue. Le désespoir & la fureur se lisoient dans ses yeux éga-

rés. L'écume de la rage sortoit de sa bouche. L'agitation de la colère impuissante , défiguroit les traits de son visage. On voyoit les vains efforts qu'il faisoit , pour parler , & sa voix , éteinte , ne rendoit que le son lugubre & étouffé du mugissement. Quand on voulut le secourir , il employa le peu de force qui lui restoit , à écarter les soins qu'on vouloit prendre de ses jours ; & , sans la foiblesse , où le mit la quantité de sang qu'il perdoit , il auroit été impossible de bander sa plaie. Quand elle le fut , on le lia avec soin , & on le
mic

mit dans la chaise de celui qui venoit de punir son crime.

En même-tems, Mad. & Mlle de Baradec apprirent, avec autant de joie que de surprise, que celui qui venoit de leur sauver l'honneur, étoit Mr. Dalignan. Le Ministre avoit demandé & obtenu la retraite de ce brave Officier, & lui avoit mandé de venir le trouver à sa Terre.

Pendant que ces choses se passoient dans la Forêt, on se livroit, dans le Château du Ministre, à la crainte la plus vive, & au trouble le plus grand. La nuit étoit déjà fort avancée, quand l'arrivée de

celles pour qui on s'inquiétoit, dissipa les allarmes où l'on étoit de leur sort. Le plaisir de n'avoir plus rien à craindre, pour elles, & celui de voir Mr. Dalignan, fit bien-tôt place au sentiment d'horreur, que le récit de ce qui venoit de leur arriver, inspira à tout le monde. Il augmenta à la vue du monstre qui en étoit l'auteur. Sentant que sa fin approchoit, & qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre, il fit prier le Ministre de passer dans l'appartement où on l'avoit mis. Il lui apprit, alors, tout ce qu'il avoit fait ; il lui détailla tous les crimes de sa

vie. Ses libéralités lui avoient gagné le Postillon & le Cocher de Mad. & de Mlle de Baradec. Son projet étoit de conduire ces Dames au Château, qui étoit au bout de la route de la Forêt, où il les avoit arrêtées. Que ce Château étant à lui, & ifolé, il s'étoit flatté de pouvoir, fans crainte, y exécuter la résolution qu'il avoit prise, d'employer la force, pour fatisfaire sa passion. Qu'il s'étoit flatté que Mlle de Baradec, déshonorée, ne refuseroit pas l'offre de sa main; puisqu'elle n'auroit que ce moyen, pour cou-

vrir sa honte, & effacer son déshonneur.

Ce récit ne surprit point celui qui l'entendoit. Ce qu'il sçavoit, de ce monstre, lui faisoit regarder le dernier crime, qu'il venoit de commettre, comme la suite naturelle de la dépravation de sa vie. Mais, ce qu'il l'étonna, ce fut de le trouver sans repentir & sans remords, & d'apprendre qu'il étoit mort avec toute la tranquillité de l'innocence, & la sécurité de la vertu.

Quelques jours après le mariage de Doligny & de Mlle de Baradec, celui de Dorval

& de Mlle Dorfan se célébrèrent sans pompe & sans faste. Au lieu de ces fêtes bruiantes, qui importunent ceux que l'Hymen rend heureux, qui n'ont que l'apparence du plaisir, qui sont sans joie & sans agrément pour le cœur. Le Ministre, pour témoigner la sienne, choisit, parmi ses vassaux, dix jeunes garçons, les unit à autant de filles, qui les aimoient: il donna, à chaque couple, des terres, pour les cultiver, une maison, des bestiaux, & les rendit heureux. Dorval & Doligny l'imiterent. Dans chacune de leurs Terres, ils firent des maria-

ges, soulagerent les malheureux. Le reste de leur vie fut heureux ; leurs femmes cessèrent d'être leurs Maîtresses, mais furent toujours leurs Amies. Leurs enfans ont été sages & vertueux.

Fin de la Quatrième & dernière Partie.



